

LOUIS BASCHET, Secrétaire général.

RENÉ BASCHET, Directeur.

GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.



LE MINISTRE DE L'AÉRONAUTIQUE, M. MAURICE BOKANOWSKI, TUÉ EN AVION, LE 2 SEPTEMBRE,
DANS L'EXERCICE DE SES FONCTIONS

Voir l'article et les autres photographies page 235.

ENTRE LE PASSÉ ET L'AVENIR

L'ANTÉCHRIST

Il y a quelques semaines, j'ai passé par Orvieto, la petite ville ombrienne qui, perchée sur un rocher, surveille la route de Florence à Rome. Je n'ai pas manqué d'aller revoir, dans la cathédrale, les fresques de Luca Signorelli qui représentent la fin du monde : un des plus beaux chefs-d'œuvre de la peinture italienne. Et devant la venue de l'Antéchrist, qui est la première de ces fresques, j'ai été frappé par une curieuse analogie... Un disciple de Nietzsche ou un catholique extrémiste ne pourrait-il trouver en cette fresque merveilleuse une prophétie pour notre époque ?

Une magnifique splendeur d'édifices et de costumes ; dans ce cadre, des églises abandonnées, des chrétiens persécutés, l'Antéchrist entouré et acclamé par les foules apportant leurs offrandes ; au fond, le faux miracle de la guérison d'un malade : telle est la première scène de la grande tragédie. Nietzsche se flattait un peu d'être lui-même l'Antéchrist ; et s'il n'a pas été, vivant, acclamé par les foules et comblé de présents, il a du moins été beaucoup lu et, après sa mort, est devenu célèbre, surtout à cause de sa haine implacable contre le christianisme. Son œuvre, d'ailleurs, a été précédée par une littérature antichrétienne qui, depuis deux siècles, ne cesse de s'amplifier. Il paraît que, peu avant de mourir, Lénine a recommandé de traduire en russe et de propager dans les masses slaves les œuvres de Voltaire !

On exagérerait en affirmant que les églises sont aujourd'hui abandonnées et les chrétiens égorgés, comme dans la peinture de Signorelli. Ce qui se passe au Mexique peut, cependant, rappeler jusqu'à un certain point les scènes tumultueuses du grand peintre de Cortona. Et le faux miracle de la guérison du malade ne symboliserait-il pas les triomphes de la science moderne ? Ne pourrait-on pas appeler miracles ces triomphes, qui ne sont des miracles que pour les ignorants ? Si des miracles qui n'en sont pas doivent annoncer la venue de l'Antéchrist, jamais ils n'ont été si nombreux !

Croyants et libres penseurs peuvent également craindre ou espérer que l'Antéchrist est né ou n'est pas loin de naître. Les signes, annoncés par la vieille prophétie, se multiplient. Le sort du christianisme commence à préoccuper à un point de vue universel des penseurs éminents, comme M. Miguel de Unamuno. Tâchons de voir ce qu'il y a de réel et d'apparent dans ces craintes ou dans ces espoirs.

Si l'on envisage le christianisme comme un système théologique, il est indiscutable que l'esprit moderne tend à l'interpréter avec une liberté croissante. Le rationalisme envahit la théologie. Même la doctrine de la divinité du Christ — pierre angulaire de la théologie chrétienne dans toutes les Eglises — commence à vaciller dans les temples protestants.

Ce qui s'est produit récemment en Norvège est significatif. Il paraît que, à la Faculté théologique d'Oslo, la thèse de la nature humaine du Christ est officiellement admise. Un jeune et célèbre professeur y enseigne que Jésus-Christ aurait été le plus grand des hommes. Comme cette Faculté théologique prépare les pasteurs pour les temples de la Norvège, le gouvernement a donc indirectement admis, en donnant ce maître aux jeunes élèves, que les futurs pasteurs ne seront plus obligés de croire à la

divinité du Christ. Mais la liberté d'opinion sur ce point capital semble ne pas être acceptée pas d'autres lois. Cette contradiction a fini par provoquer une discussion dans le Storthing, qui s'est trouvé dans l'obligation de décider si Jésus-Christ est un dieu ou un homme. La divinité de Jésus n'a été sauvée que par quelques voix de majorité, dans ce parlement transformé, un peu malgré lui, en Concile.

Sans aboutir à des conclusions aussi radicales, nombre d'écrivains, même catholiques, travaillent depuis trente ans à humaniser, sinon la nature de Jésus-Christ, du moins l'histoire du christianisme. Comparé au polythéisme officiel de l'époque d'Auguste, le christianisme paraît un bolide tombé du ciel. Lisez l'*Illiade*, l'*Enéide* ou la longue inscription sur les *ludi saeculares* institués par Auguste en l'an 18 avant J.-C. et lisez ensuite les *Évangiles* ; vous voyez un immense abîme et vous n'apercevez aucun pont sur cet abîme. On ne comprend pas comment le monde a pu le franchir.

Mais le polythéisme officiel n'était pas l'unique religion du monde antique. Les religions à mystères : l'orphisme, le culte d'Eleusis, le culte de la Magna Mater ou Cybèle, le mithraïsme existaient avec lui et toutes contenaient une doctrine plus ou moins grossière de la rédemption par le sacrifice d'un dieu et des rites de théophagie. La chair et le sang du dieu sont la nourriture mystique qui communique aux croyants les qualités divines. Entre les religions à mystères et le christianisme, il n'y a plus cet abîme sans pont qui sépare le christianisme du polythéisme grec ou romain. Des hommes, dont l'esprit était familiarisé avec les rites et les doctrines de ces mystères, pouvaient comprendre les Évangiles et les Épîtres de saint Paul beaucoup plus facilement que les fidèles de la religion de l'*Illiade* et de l'*Enéide*.

Depuis une trentaine d'années, on travaille pour trouver dans ces anciens mystères les antécédents historiques du christianisme. Obtenir des explications rationnelles dans la mesure du possible est devenu un besoin si absolu que les croyants le subissent autant que les libres penseurs. Faut-il voir dans cette mainmise de l'histoire sur la théologie un danger pour la religion ? Dans toutes les Eglises, les préoccupations sont vives, au moins chez les théologiens à tendances conservatrices. Les recherches historiques ont toujours pour effet non d'apaiser, mais de surexciter la curiosité. Plus on connaît les grands événements historiques et moins on est satisfait. On voudrait savoir davantage, on est sans cesse tenté par les hypothèses probables, qu'on peut multiplier à plaisir, car aucune n'est susceptible d'une démonstration définitive.

Les craintes des théologiens conservateurs peuvent, à ce point de vue, paraître justifiées dans une certaine mesure. Il ne semble pourtant pas que l'Antéchrist, s'il devait bientôt paraître, trouverait dans l'histoire une collaboratrice importante. En religion comme en art, en morale et en politique, l'homme moderne a besoin d'une plus grande liberté. Il veut discuter, comprendre et expliquer plus que les générations d'autrefois. Ce besoin engendre partout une certaine confusion ; mais, pas plus qu'il n'a détruit l'esthétique, la morale ou l'Etat, il ne détruira, à lui seul, la religion.

L'Antéchrist va-t-il alors établir, dans la vie active, son quartier général pour la guerre contre le christianisme ? Le monde va-t-il devenir païen par les mœurs, même s'il continue à professer avec plus ou moins de liberté les anciennes doctrines théologiques ? Il n'en est rien. Le dix-neuvième siècle a été, dans son ensemble et dans ses mœurs, le plus chrétien

des siècles. Son humanitarisme n'est que du christianisme laïcisé. Son libéralisme, c'est-à-dire l'effort pour réduire le plus possible la contrainte dans tous les rapports entre les hommes et y substituer la persuasion, est encore un produit de l'esprit chrétien. La démocratie moderne elle-même est fille de Jésus-Christ. Du moment où tous les hommes devenaient fils de Dieu au même titre, l'aristocratie et la monarchie ne pouvaient plus être que des combinaisons humaines et des expédients utilitaires : institutions dont le sort était lié non à un principe métaphysique et transcendant inébranlable, mais aux services contingents et transitoires qu'elles pourraient rendre.

Nietzsche s'en est parfaitement rendu compte et, à son point de vue, il ne pouvait faire autrement que de décharger sur Jésus-Christ toute la haine que le dix-neuvième siècle lui inspirait, en accusant le christianisme d'avoir détruit les seules aristocraties véritables que le monde occidental ait connues : les aristocraties de l'antiquité. Si l'Antéchrist, comme on l'a tant de fois répété, est apparu dans le monde avec la Révolution française, il faut reconnaître que, pour ce qui concerne la vie morale de l'humanité, il a plutôt été un collaborateur, parfois un peu désordonné, qu'un ennemi de Jésus-Christ.

La civilisation moderne est profondément pénétrée par l'esprit chrétien, malgré toutes ses erreurs et ses excès. D'où vient alors l'inquiétude religieuse et morale de notre époque ? Pourquoi tant d'esprits supérieurs sont-ils inquiets pour l'avenir du christianisme ?

La cause de la perturbation semble être plus profonde. Il faut la chercher dans la vieille lutte entre le christianisme et le paganisme qui, sous des formes différentes, a recommencé avec la Renaissance. Si, depuis trois siècles, la civilisation occidentale devient plus chrétienne à certains points de vue, elle est retournée au paganisme dans d'autres sphères de son activité.

On a pris l'habitude de considérer la Renaissance surtout comme une révolution artistique et littéraire. Mais le moyen âge avait produit une belle littérature et des arts merveilleux. Il n'avait aucun besoin d'aller à l'école des Grecs ou des Romains pour apprendre à écrire, à peindre, à sculpter ou à bâtir des églises et des palais. On pourrait même se demander si la Renaissance, au point de vue artistique, n'a pas été une décadence. Il y a plus d'originalité et de sève dans la sculpture, dans la peinture et l'architecture des quatorzième et quinzième siècles que dans les imitations plus ou moins heureuses des modèles classiques, devenues si nombreuses à partir du seizième.

Pourquoi alors, à un certain moment, l'Europe tombe-t-elle amoureuse de la Grèce et de Rome ? Pourquoi est-elle prise par la fièvre de retrouver le peu de livres et de vestiges grecs et romains qui restent ? Pourquoi vénère-t-elle l'antiquité comme le modèle parfait en tout ? Parce qu'elle retrouve dans les livres anciens les secrets de l'art militaire et de la grande politique. Préoccupé surtout de la perfection de l'individu, le christianisme avait démilitarisé l'Europe et étouffé le grand esprit politique. La Renaissance a été surtout une réorganisation militaire et politique. Les Grecs et les Romains nous ont appris à faire la guerre, à organiser et à gouverner les grands Etats.

De là vient le double courant qui, depuis le seizième siècle, met la civilisation moderne en contradiction avec elle-même. La famille, la vie sociale, les mœurs et la morale gardent l'empreinte chrétienne ; la politique et la guerre s'inspirent de la tradition classique et païenne ; le droit, la littérature, la culture intellectuelle

subissent les deux influences opposées. L'esprit chrétien de la vie sociale et des mœurs se heurte continuellement à l'esprit païen de la guerre et de la politique, dans des chocs confus et sourds, dont la véritable signification nous échappe presque toujours. L'opposition des deux principes apparaît inconciliable, surtout dans les rapports entre l'individu et l'Etat.

L'antiquité avait créé une civilisation politique et militaire en faisant de l'individu l'instrument de l'Etat. Le christianisme commence la libération de l'humanité en subordonnant tout, même l'Etat et sa puissance, à la perfection et au salut de l'individu. Depuis trois siècles, la civilisation occidentale mêle de plus en plus ces deux conceptions, comme si elles pouvaient coexister en paix. Elle les laisse lutter l'une contre l'autre, car elle ne pourrait pas empêcher leur contradiction d'éclater ; mais elle ne permet pas que la lutte se termine par l'écrasement définitif de l'une ou de l'autre ; elle ne veut même pas que la contradiction soit officiellement reconnue. La lutte se poursuit acharnée et quotidienne, mais confuse et clandestine.

Les perturbations les plus graves de la civilisation occidentale naissent de cette contradiction, que les guerres et les révolutions des derniers vingt ans ont aggravée. La civilisation occidentale ne se déchristianise pas pour retourner au paganisme, mais elle devient en même temps plus chrétienne et plus païenne. On le voit dans l'attitude ambiguë qu'elle prend en face de la question de l'individu et de l'Etat, chaque fois que celle-ci se présente. En face de cette question, les classes sociales, les écoles philosophiques, les intérêts politiques cherchent toujours à se tenir dans une incertitude équivoque qui leur permet de se servir des deux doctrines. En général, quand on fait de l'opposition, on est chrétien, on soutient l'individu et ses droits contre la toute-puissance de l'Etat. Quand on va au pouvoir, on se convertit immédiatement au paganisme ; on s'aperçoit que l'Etat est tout et que tout doit lui servir.

Le seul qui ait parlé clair sur cette question, dans les derniers temps, est le pape. Dans plusieurs documents officiels, il a répété que l'Eglise a horreur des doctrines qui font de l'individu un moyen pour servir à la puissance de l'Etat. *Piane abhorret*. La question, pour les catholiques au moins, devrait être tranchée.

Un vieux philosophe chinois, qui vient de mourir, Ku Hung Ming, avait écrit un jour : « L'Europe a une religion qui satisfait son cœur, mais qui ne satisfait pas sa tête ; et elle a une philosophie qui satisfait sa tête, mais qui ne satisfait pas son cœur. » Je ne connais

aucun écrivain qui, d'une manière plus directe, soit arrivé au fond de la contradiction qui nous déchire depuis trois siècles. L'Antéchrist est loin et, par conséquent, la fin du monde aussi qui, selon la vieille prophétie, devrait suivre son apparition. Malgré nos fautes, nos erreurs, nos contradictions, malgré la fureur de l'illimité et les ambitions qui nous dévorent, malgré les guerres et les révolutions qui ont dévasté la terre, nous sommes une civilisation chrétienne. Mais la tête et le cœur ne vont plus d'accord.

Comment s'étonner que les luttes et les discordes se multiplient dans tous les pays ? On peut jouer avec les contradictions un certain temps, mais il faut bien à la fin les résoudre. La civilisation moderne est la plus riche, la plus savante, la plus puissante, la plus humaine de l'histoire, mais elle ne sait plus si l'individu est fait pour servir à l'Etat, ou si l'Etat est fait pour servir à l'individu...

GUGLIELMO FERRERO.

LE DRAME AÉRIEN DE TOUL

Un dramatique accident d'aviation, qui a causé une émotion profonde en France et à l'étranger, s'est produit à Toul, le 2 septembre. Il a coûté la vie à M. Maurice Bokanowski et fait quatre autres victimes : M. Jean Abel-Lefranc, secrétaire général



M. Jean Lefranc, secrétaire général de la C. I. D. N. A.

de la Compagnie internationale de Navigation aérienne ; M. Hanin, pilote ; le mécanicien Vidal et le radiotélégraphiste Villius.

A l'issue de la réunion des ministres qui, le 1^{er} septembre, avaient fêté dans l'intimité, à Sampigny, le soixante-huitième anniversaire de M. Poincaré et le deuxième anniversaire de la constitution du ministère d'Union nationale, M. Bokanowski, qui devait, le lendemain, se rendre au meeting d'aviation organisé par l'Aéro-Club d'Auvergne, était allé passer la nuit à Commercy. De bonne heure, dimanche matin, il avait quitté cette ville en automobile pour le terrain d'aviation militaire de la



Le pilote Hanin.



Le mécanicien Vidal.

Croix-de-Metz, à deux kilomètres de Toul, d'où un avion devait le conduire à Clermont. Le chef de notre aviation civile jugeait en effet qu'il lui appartenait de donner l'exemple et d'user le plus souvent possible des transports aériens.

L'appareil destiné au ministre était parti la veille du Bourget. C'était un avion berline Spad-Herbomont à six places, muni d'un moteur de 420 CV, type d'avion biplan en usage depuis de nombreuses années sur plusieurs lignes internationales aériennes.

Le pilote, Gabriel Hanin, breveté depuis 1916, était un des meilleurs de notre aviation commerciale. Il totalisait 6.000 heures de vol et avait effectué les parcours les plus difficiles, notamment celui de Bâle-Innsbruck qui, avant l'accord avec l'Allemagne, obligeait les aviateurs français à franchir les Alpes. L'appareil, au surplus, avait été minutieusement vérifié avant son départ par le Bureau Véritas et par M. Clément, fonctionnaire de la navigation aérienne. Il avait accompli sans incident le parcours du Bourget à la Croix-de-Metz après avoir survolé, à Sampigny, la maison de M. Poincaré où il avait laissé tomber un drapeau et une gerbe de fleurs.

Le départ avait été fixé à 9 h. 15. Le moteur, paraît-il, fut mis en marche difficilement, car il avait des ratés. Le décollage face au vent, qui venait de l'est, eut lieu néanmoins de façon correcte et l'avion s'éleva assez rapidement à une hauteur de 150 mètres environ. Mais il avait à peine parcouru un kilomètre qu'on le vit amorcer un virage sur l'aile droite, soit pour prendre la direction du sud, soit plutôt que le pilote, sentant que son moteur ne donnait pas, ait cherché à rejoindre le terrain pour un atterrissage. C'est au cours de ce virage que l'avion, en perte de vitesse, fit une brusque chute verticale et vint s'écraser dans un champ de blé en se retournant entièrement sur ses occupants. En même temps, une gigantesque gerbe de flammes jaillit : les 700 litres d'essence des deux réservoirs avaient pris feu. Le capitaine Houpert, qui, sur un appareil militaire, escortait la berline



Le radiotélégraphiste Villius.



Berline du même modèle que celle dans laquelle avait pris place le ministre du Commerce et de l'Aéronautique, et les débris de l'appareil après la catastrophe.

ministérielle et avait assisté, terrifié, du haut des airs, à la catastrophe, atterrissait aussitôt. De toutes parts, on accourait. Mais il était impossible de s'approcher du brasier qui flamba pendant près de deux heures. Quand on put dégager les cadavres, ils étaient carbonisés et méconnaissables et l'on ne les identifia qu'à l'aide des montres, des breloques ou des menus bijoux qu'ils portaient. En présence du général Duperray, gouverneur militaire de Toul, du lieutenant Viguier, directeur de l'aérodrome, du juge d'instruction M. Burgette et du procureur de la République M. Deraze, les corps furent mis en bière et transportés à l'hospice de la ville de Toul, où l'on improvisa une chapelle ardente devant laquelle veillèrent des soldats du génie en armes.

L'état des débris dévorés par le feu rend presque impossible toute investigation certaine sur les causes de l'accident. Si la « perte de vitesse » en a été l'origine, on ignorera sans doute toujours à quoi elle a été due elle-même. Il paraît toutefois hors de doute que les cinq occupants ont été tués dans l'écrasement de l'avion sur le sol, ce qui leur a épargné d'atroces souffrances.

M. Maurice Bokanowski n'était âgé que de quarante-neuf ans. Né au Havre, il avait brillamment débuté au barreau de Paris quand il fut élu député par la quatrième circonscription de Saint-Denis, en 1914. Il servit sur le front français au début de la guerre comme sergent d'infanterie, puis comme sous-lieutenant et comme lieutenant. Il avait été blessé et était titulaire de la Légion d'honneur et de quatre citations. Envoyé en mission en Grèce, en 1916, le navire qui le transportait, le *Provence-II*, fut torpillé près des côtes de Sicile par un sous-marin allemand et le jeune député passa dix heures cramponné à une épave. Depuis l'armistice, il avait pris à la Chambre, où il fut un des premiers membres du Bloc national, une place prépondérante. A quarante et un ans, il était nommé rapporteur général du budget, ce qui est un fait à peu près unique dans les annales parlementaires. Ministre de la Marine dans le troisième cabinet Poincaré, en février 1924, et jusqu'aux élections du 11 mai, il accompagna ensuite M. Caillaux dans sa mission financière aux Etats-Unis et, depuis le 24 juillet 1926, était titulaire du portefeuille du Commerce et de l'Industrie, ainsi que des P. T. T. et de l'Aéronautique civile dans le ministère d'Union nationale. C'était là une tâche qui aurait pu absorber plusieurs activités et M. Bokanowski se prodigua entre ses différents départements ministériels. C'est lui qui a conclu le traité de commerce avec l'Allemagne et les nouveaux accords qui en sont résultés avec les Etats-Unis, la Belgique, l'Italie, la Tchécoslovaquie, lui aussi qui a achevé la révision de notre tarif douanier, encore en instance devant les Chambres. Si l'amélioration de nos services postaux, télégraphiques et téléphoniques, ainsi que la diffusion de la radiophonie doivent beaucoup à ses initiatives, le développement de notre aviation commerciale était assurément ce qui le préoccupait le plus. Il n'hésitait pas à payer de sa personne — sa fin tragique l'atteste — et, au mois d'août de l'année dernière, il avait fait une grande randonnée aérienne aux Etats-Unis et au Canada. C'est aussi comme ministre de l'Aéronautique que M. Bokanowski a été le plus discuté. Il ne serait pas équitable, surtout devant sa mort, de lui imputer le malaise et la malchance dont notre aviation a souffert depuis quelque temps, d'autant qu'il avait envisagé tout un programme de réformes dont il ne tient pas à lui qu'on ne l'ait pas encore adopté. Son sacrifice n'aura pas du moins été inutile s'il attire l'attention sur un état de choses dont la parcimonie des crédits et la multiplicité des directions sont principalement responsables.

Parmi les autres victimes de la catastrophe de Toul, M. Lefranc, fils de M. Abel Lefranc, membre de l'Institut, et secrétaire général de la Compagnie internationale de Navigation aérienne, était une des personnalités marquantes de notre aviation commerciale. Nos lecteurs se souviennent peut-être d'avoir vu ici sa signature à plusieurs reprises, notamment le 12 novembre 1921 et le 16 décembre 1922, à la suite d'articles des plus documentés sur l'aviation marchande. On a dit plus haut la carrière du pilote Gabriel Hanin. Le mécanicien Marcel Vidal et le radiotélégraphiste Villius, qui n'avaient l'un et l'autre que vingt-cinq ans, étaient des plus appréciés pour leurs qualités techniques.

Dès que la nouvelle de l'accident a été connue, les condoléances ont afflué au ministère du Commerce et au ministère des Affaires étrangères. Les représentants diplomatiques de tous les pays ont tenu à exprimer au gouvernement français la part qu'ils prenaient à son deuil.

Le gouvernement français a fait au ministre, mort en service commandé, des obsèques nationales.



Arrivée à la Havane de l'aviateur mexicain lieutenant-colonel Fierro, parti 12 heures plus tôt de Mexico.

UN VOL DIRECT MEXICO-LA HAVANE

Ce vol, d'une durée de douze heures trente-quatre minutes, a été accompli le 11 août par le lieutenant-colonel Robert Fierro, de l'aviation militaire mexicaine. Parti seul, le matin, à 5 h. 15, de l'aérodrome de Valbuena, à Mexico, il est arrivé sans encombre à l'aérodrome militaire de Columbia, à la Havane. L'avion employé, baptisé *Baja-California*, du nom de l'un des Etats mexicains, est du même type que le *Spirit-of-St Louis*, employé par Lindbergh pour sa traversée transatlantique, mais il a été construit de toutes pièces à Mexico même.

Le parcours était plein de dangers et d'imprévus, l'aviateur devant survoler de hautes montagnes, des volcans et une partie du golfe du Mexique.

L'aviateur portait au bras gauche un brassard noir, en raison de la mort de l'aviateur Carranza, héros national mexicain, frappé au mois de juillet par la foudre alors qu'il tentait d'unir d'un trait Washington et Mexico.

LA MORT DE L'AVIATEUR ITALIEN DEL PRETE

L'Aéronautique italienne, riche de tant de victoires durant ces derniers mois, vient à son tour d'être cruellement frappée par la mort d'un de ses plus remarquables pilotes, le major Carlo Del Prete. Officier d'élite, aviateur accompli, il s'était signalé en de nombreuses occasions. Compagnon du général de Pinedo, l'an dernier, dans le circuit de la Méditerranée, il avait été choisi cette année par le grand as Ferrarin pour les tentatives de records mondiaux auxquelles était destiné le nouveau *Savoia S-64*. Les 4 et 5 juin derniers, les deux pilotes accomplissaient un premier grand exploit en battant les records du monde de durée et de distance en circuit fermé sur la piste de Montecelio.

Ce magnifique succès ne suffisait pas à l'ambition de l'Aéronautique italienne. Après une minutieuse préparation, le même équipage s'envolait le 3 juillet de Rome en direction de Natal. L'audacieuse traversée

de l'Atlantique sud sans escale fut superbement réussie, et le record du monde de distance en ligne droite sans escale porté officiellement à 7.666 kilomètres. L'atterrissage s'effectuait à Genitabu, près de Natal, après une envolée qui avait duré une cinquantaine d'heures.

Des avaries survenues à l'avion du record ne lui ayant pas permis de reprendre l'air, Ferrarin et Del Prete acceptaient le prêt d'un autre appareil italien qui se trouvait à Rio de Janeiro. Au cours d'un vol d'essai, une chute brutale, sur laquelle des détails précis ne nous sont point parvenus, causait de graves blessures aux deux aviateurs. L'amputation d'une jambe fut jugée nécessaire pour Del Prete, à l'hôpital de Rio où il était soigné. Peu après l'opération, l'état du blessé empira, et, malgré tous les efforts, il fut impossible de le sauver. — R. J. M.

FAITS DE LA SEMAINE

-- La Société africaine britannique a décidé de conférer au maréchal Lyautey sa grande médaille d'or.

-- On vient d'inaugurer à Bourbonne-les-Bains un monument à la mémoire du général Maistre.

-- Parmi les morts de ces jours derniers : le radiologue Fernand Ducretet, qui a succombé à une radiorémission après avoir été opéré dix-neuf fois ; le docteur Coyon, médecin-chef de l'hôpital Saint-Antoine, tué par un avion au Crotoy ; André Weiss, vice-président de la Cour internationale de justice de la Haye.

-- L'aviateur Maurice Finat a battu le record du monde de durée pour avions légers en tenant l'air vingt-quatre heures trente-trois minutes trente-six secondes.

-- Les aviateurs Bert Hassel et Cramer, disparus au cours de leur raid Amérique-Europe, sont retrouvés au Groenland.

-- Un avion de transport allant de Great-Falls à Salt-Lake-City, aux Etats-Unis, s'écrase à terre. Huit morts.

-- Le plus jeune fils d'Hugo Stinnes vient d'être arrêté pour tentative d'escroquerie aux dépens de l'Etat allemand.



Les obsèques de l'aviateur italien Del Prete à Rio de Janeiro : le cercueil quitte l'ambassade d'Italie. — Phot. Numes.

QUATORZE ANS APRÈS...

L'HEURE CRITIQUE
A NANTEUIL-LE-HAUDOIN

« L'homme aime à remonter vers sa source », a dit le poète. Et cela est vrai toujours, mais il y a des dates, marquées dans l'histoire en lettres de sang et de feu, où un regard sur le passé s'impose plus particulièrement, et même un pèlerinage aux lieux où le Destin a prononcé son verdict.

Le 9 septembre 1914 est une de ces dates ; la région de Nanteuil-le-Haudouin est un de ces lieux.

Allez donc à Nanteuil-le-Haudouin, le 9 septembre. Sur le chemin qui monte vers le sud-est, arrêtez-vous à un kilomètre des dernières maisons, au carrefour appelé « la Croix-du-Loup ». Là, placez-vous face à l'est et regardez.

Ici, dès l'après-midi du 5 septembre 1914, on entendait le canon gronder violemment vers le sud-est. La terre tremblait, et la nuit, dans le lointain, le ciel était illuminé par les villages incendiés, brûlant comme des torches. Jusqu'à la frontière suisse, sur un front de 600 kilomètres, c'était la bataille de la Marne qui grondait.

La droite de l'armée von Kluck, extrême droite des armées allemandes, s'est glissée par Nanteuil-le-Haudouin et Oissey vers la Ferté-sous-Jouarre. Pour se protéger contre le camp retranché de Paris, von Kluck n'a laissé dans la région de Marciilly-Chambray que le IV^e corps d'armée de réserve et la 4^e division de cavalerie. Et déjà, le gros de cette armée, continuant sans arrêt sa course folle vers le sud-est, a franchi le Grand-Morin et est au contact, depuis Coulommiers jusqu'à Esternay, avec l'armée Franchet d'Espèrey.

Or, le 5 septembre dans l'après-midi, l'armée Maunoury est sortie du camp retranché de Paris et bravement a accroché le corps d'armée allemand de flanc-garde. Kluck a alors, mais un peu tard, l'intuition de sa fatale imprudence et, l'un après l'autre, il rappelle ses corps d'armée trop vite aventurés vers le sud. De sorte que, le 8 septembre au soir, l'armée Maunoury, au lieu d'attaquer, est réduite à se défendre, dans des conditions pénibles, contre quatre corps d'armée allemands l'enveloppant par l'est et par le nord.

Des renforts accourent : c'est la division de Trentinian, la 7^e. Embarquée à Pantin, dans la nuit du 7 au 8, une brigade en chemin de fer, l'autre dans les autotaxis de la capitale, elle vient former avec la 61^e division, qui se bat ici, de Boissy-Fresnoy à Villers-Saint-Genest, un nouveau IV^e corps, commandé par le général Boëlle.

Le 8, à 9 heures du matin, la 7^e division est poussée sur Bouillancy et le bois de Montrolle, où elle va se battre toute la journée.

Pour couvrir sa gauche, le général Boëlle a jeté les quatre bataillons des 315^e et 317^e régiments de réserve vers Droiselles, Peroy-les-Gombries et Boissy-Fresnoy.

Il y a surtout, du côté de Rozières, les 1^{re}, 3^e et 6^e divisions de cavalerie, dont la présence de ce côté rassure pleinement le commandement.

Le 9 septembre au matin, la lutte est violente sur toute la ligne Boissy-Fresnoy, Villers-Saint-Genest, Bois de Montrolle, Bouillancy, Villers-Saint-Genest est en feu. Le bois de Montrolle, écrasé d'obus, flambe.

Sous les 150 et les 210, qui, avec de formidables explosions, creusent dans le sol d'énormes cratères d'où jaillissent des nuées de pierres, de poussière et de suie, les réservistes de la 61^e division tiennent, passivement peut-être mais stoïquement, entre Boissy-Fresnoy et Villers-Saint-Genest.

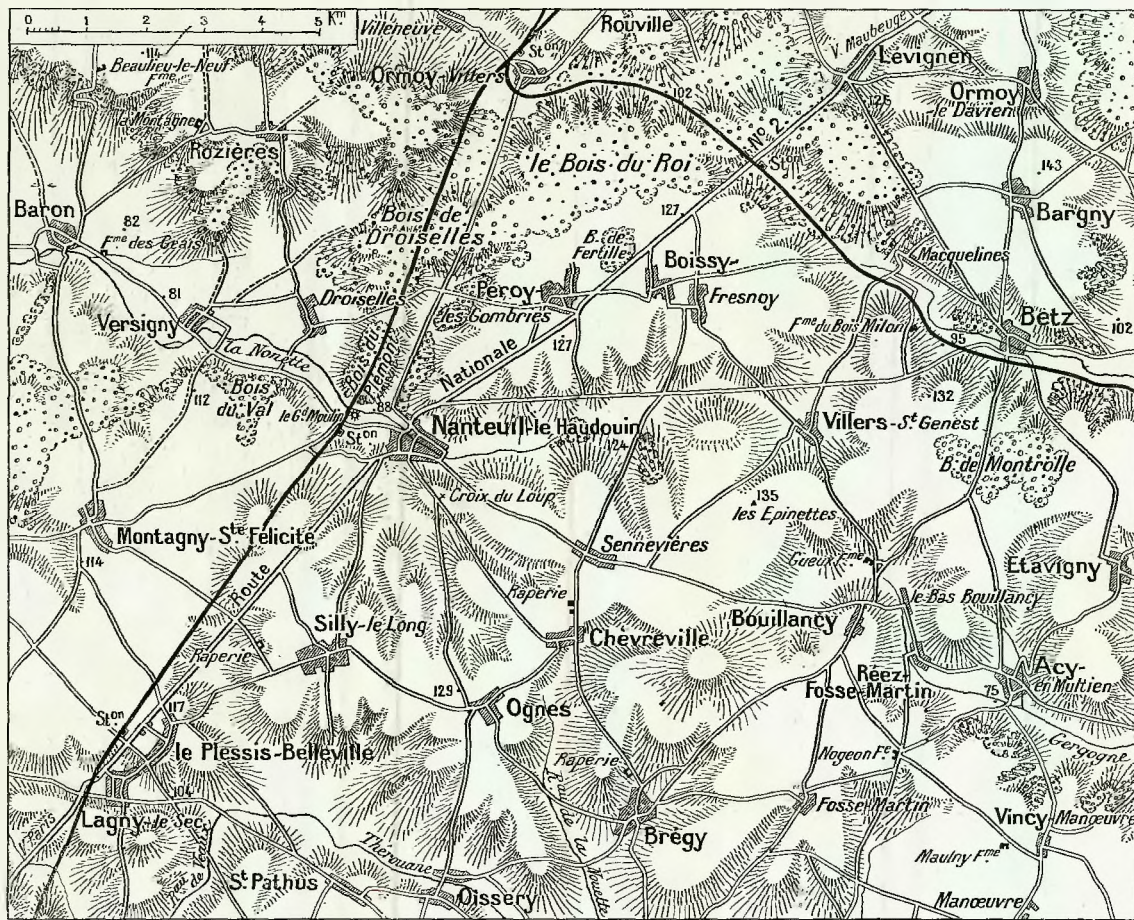
Donc, à midi, dans son P. C. de Nanteuil-le-Haudouin, le général Boëlle, penché sur sa carte, étudiait les renseignements reçus, attentif à sa bataille face à l'est, quand plusieurs officiers de l'état-major croient entendre le canon vers Rozières, vers le nord-ouest...

Alors, quelqu'un se souvint que deux cavaliers allemands, faits prisonniers dans la nuit, avaient annoncé l'arrivée à Verberie, la veille au soir, d'une brigade d'infanterie devant continuer sa route vers le sud-est... Ce à quoi personne n'avait voulu croire.

Le capitaine Lannoix raconta comment, la veille, il s'était trouvé dans Baron, avec son cycliste, nez à nez avec une patrouille de uhlans qui n'avait pas demandé son reste... Incident banal. Mais le canon, où ne l'entend-on pas ?... Avec ces boîtes, l'écho le multiplie et le colonel Degoutte, chef d'état-major du corps d'armée, prétend que tous ses officiers, et lui-même d'ailleurs, ont des bourdonnements d'oreilles : « Ce n'est pas possible que ce soient les Boches, dit-il. Tout le corps de cavalerie est de ce côté... »

C'était bien l'ennemi, pourtant. Et d'après les souvenirs de von Kluck et de von Kuhl, son chef d'état-major, nous savons aujourd'hui que la 45^e brigade de landwehr, venant de Bruxelles, sous la conduite du général von Lepel, par le pont de Verberie, arrivait à ce moment à Baron, avec l'ordre d'attaquer Nanteuil-le-Haudouin par l'ouest, c'est-à-dire en plein derrière nous.

Or, tandis que, sous la pression de forces déjà très supérieures, le front paraît sur le point de craquer, le bataillon du 315^e, qui occupait Droiselles, était



Un épisode de la bataille de la Marne : la région de Nanteuil-le-Haudouin où se déroulèrent, sous la direction du général Boëlle, les opérations du IV^e corps.

vigoureusement attaqué par des forces très supérieures venues du nord et, après une résistance héroïque qui lui coûtait près de la moitié de son effectif, était obligé de se replier.

On peut penser qu'à ces nouvelles l'optimisme cessa de régner à l'état-major du IV^e corps. Mais les circonstances ne semblent pas se prêter à de longues réflexions. Nanteuil-le-Haudouin est dans un trou. Il s'agit d'abord de sortir de ce trou ; après quoi, on tâchera d'y voir clair. Donc, le général Boëlle donne l'ordre d'évacuer le P. C. sur Chèvreville.

En même temps, le colonel Degoutte envoie le capitaine Audet, de l'état-major du corps d'armée, qui a fait un stage à l'aviation, prendre à Silly-le-Long l'avion qui a été mis à la disposition du IV^e corps. Il a mission de survoler les régions ouest et nord de Nanteuil pour voir ce qui s'y passe.

Là-dessus, on monte à cheval et on part pour Chèvreville. Le colonel Degoutte, qui ne se frappe jamais, a le sourire : « Il faut avouer, mon général, qu'à la guerre il y a quelques fois des situations délicieuses. » Le général, lui, rit jaune : « Oui, mon cher, lui répond-il, mais il faut en sortir. »

Quittons un instant l'état-major et rejoignons le capitaine Audet qui est parti chercher l'avion à Silly-le-Long. Sa petite voiture Renault se fraye difficilement un passage jusqu'à la route nationale n° 2, qu'obstruent les équipages des deux divisions de cavalerie. Tous ces gens sont en équilibre moral très instable, car ils sont sans nouvelles et ils entendent maintenant des coups de fusil crépiter non loin d'eux, vers le nord. Le hasard veut qu'à ce moment de trouble les trois fourgons portant les archives et la popote de l'état-major du corps d'armée quittent Nanteuil et s'engagent sur la route... Ceci est déterminant, et voilà des centaines de lourds attelages lancés en une ruée folle, débordant dans les champs, sur dix ou douze de front avec la route comme axe de mouvement. C'est une scène de *Ben Hur*. Tout cela ira buter sur les premières maisons du Plessis-Belleville, timons enchevêtrés, sans accidents appréciables d'ailleurs, mais dans un désordre tel qu'il faudra cinq ou six heures pour débayer la place.

L'auto du malheureux Audet, réduite à faire du steeple sur le remblai gauche de la route, cahotant et bondissant, au risque de verser dans le fossé et de s'écraser contre les arbres qui le bordent, a tout de même réussi à gagner l'embranchement du chemin de Silly-le-Long.

L'avion est près du village, sur le plateau. On étend des draps blancs sur le sol, pour indiquer l'endroit où il faudra atterrir tout à l'heure, et le moteur ronfle. Audet pique vers Ognes pour prendre de la hauteur, tourne sur Sennevières, Peroy-les-Gombries et Ornoy et aperçoit, au nord du bois, entre Ornoy et Rozières, six gros carrés qui sont évidemment des troupes... des bataillons, sans doute, peu visibles à la hauteur où il est.

Il commence à descendre, en continuant la boucle, et, entre Droiselles et Versigny, il voit nettement de petits éléments : des sections jaunâtres, marchant vers le sud-est. Une poussière de tirailleurs les précède...

Il ne peut y avoir aucun doute : c'est l'ennemi, et, en comptant les gros carrés au nord du bois, il y a là au moins une division.

Inutile de chercher plus loin : ceci est bien assez important. Les draps blancs sont encore sur le plateau de Silly. On atterrit. Il est 14 h. 15. Au nord, à l'est, le canon tonne furieusement.

Audet veut rejoindre le corps d'armée, mais l'auto, abandonnée tout à l'heure pour l'avion, est partie... Heureusement, un fournisseur, venu au ravitaillement à Nanteuil avec une voiture de la maison Olibet et un beau brassard vert, regagnait Paris. Audet le réquisitionne. Avec lui, par Silly-le-Long et Ognes, il gagne péniblement Chèvreville où il arrive vers 16 heures.

Le général Boëlle est là, et tout l'état-major. Il y a aussi le capitaine Boucherie, de l'état-major du corps de cavalerie, venu avec des convois qui ont été fortement maltraités tout à l'heure par des mitrailleuses ennemies, en montant de Nanteuil-le-Haudouin vers la Croix-du-Loup.

Le renseignement recueilli en avion voici déjà deux heures a-t-il encore quelque valeur ? N'importe, Audet dit ce qu'il a vu. Mais Boucherie hausse les épaules : « Ce pauvre camarade est stupide !... Il ne peut pourtant pas y avoir de Boches à Rozières !... Ce sont nos divisions de cavalerie qui sont là ! » Or il disait vrai et Audet aussi.

En effet, la brigade allemande Lepel attaquait de ce côté entre Droiselles et Montagny-Sainte-Félicité, mais si extravagant que cela puisse paraître, les gros carrés vus dans la région de Rozières représentaient bien la 1^{re} division de cavalerie française, revenue de la région de Crépy, entièrement fourbue, et laissant souffler ses chevaux avant de repartir pour une nouvelle destination, mais tournant le dos à la brigade Lepel ! La guerre a de ces bizarreries.

Du reste, au IV^e corps, sans savoir bien exactement, on avait agi.

Au sortir du trou de Nanteuil-le-Haudouin, à 13 h. 30, l'état-major s'était arrêté à la Croix-du-Loup d'où le terrain lui était apparu tel que vous le voyez, et aussi la réalité, qui était tragique. A n'en plus douter, on était dans un cercle de feu qui, de Villers-Saint-Genest par Boissy-Fresnoy et Droiselles, semblait gagner Montagny-Sainte-Félicité.

Il faut à tout prix arrêter le mouvement débordant de l'ennemi. La 7^e division va y pourvoir.

La 14^e brigade assurera le front Sennevières-Silly-le-Long, qui barre l'horizon sur notre droite, et la 13^e brigade arrêtera l'ennemi sur la route de Paris.

Pendant ce temps, les groupes Tournai (2^e) et Soiente (4^e), du 44^e régiment d'artillerie de corps, qui étaient en surveillance, l'un sur le mamelon 120, à 1.500 mètres à notre droite, face à l'est, l'autre, ici même, face au nord, ont reçu l'ordre d'ouvrir le feu, face à l'ouest.

Les artilleurs, stupéfaits, tournent donc leurs pièces face en arrière et tirent à toute vitesse sur l'ennemi que l'on voit, en effet, sur la route de Paris... « Allons-y ! s'écrie le capitaine Condé. Perdus pour perdus, vidons les coffres. C'est autant de moins qu'aura l'ennemi ! »

Or, sous les feux croisés d'infanterie et d'artillerie.

la brigade allemande Lepel va perdre le tiers de son effectif. Elle ne dépassera pas la route de Paris.

Le soir, le IV^e corps s'est pelotonné entre Sennevières, Silly-le-Long, Chèvreville et Ognès.

La 7^e division tient le front Sennevières-Silly-le-Long et barre toujours la route de Paris.

Ces hommes sont hallucinés de fatigue. Ils semblent indifférents à ce qui arrive. Personne ne sait rien de la situation et il est inutile de chercher à en rien savoir. Les membres sont raides et endoloris. On a faim, mais on ne s'en aperçoit pas. Ce sont des ombres silencieuses qui se glissent dans l'obscurité. On dort en marchant. On s'est battu. Est-on vainqueur? Est-on vaincu? On ne sait pas. Où va-t-on? On ne sait pas. On est à 25 kilomètres de la banlieue de Paris... Nul n'y songe. Où sera-t-on demain?... On ne sait pas. Rien n'étonne. Rien n'intéresse. On s'attend à tout et à rien. Le canon ne tonne plus. C'est le calme profond. La nuit est froide. Les villages brûlent. Les étoiles brillent dans un ciel clair.

Sur la place d'Ognès, au milieu de groupes de fantômes muets, une auto est arrêtée. A la lueur d'une lampe électrique fatiguée, un officier écrit, sur ses genoux. C'est le colonel Degoutte. Des feuilles de chêne étincellent dans la demi-obscurité. Un général au geste vif parle : c'est le général Boëlle. Il prescrit pour le lendemain matin une offensive sur Nanteuil-le-Haudouin. Chacun attend le jour, sans impatience. Demain, on verra. Peut-être se battra-t-on encore ici... Peut-être plus loin, en arrière. Peut-être pas...

Or, le lendemain, vers 8 h. 30, quand nos patrouilles de cavaliers partirent, le doigt sur la détente, pour reprendre le contact, elles entrèrent sans difficulté dans Nanteuil-le-Haudouin. L'ennemi avait disparu...

Sur quoi on a parlé de miracle. Plus positifs, des esprits très distingués, des médecins, ont mis aussi en avant le facteur pathologique. Il paraît que cinq au moins, parmi les grands chefs allemands, étaient malades.

Le chef d'état-major Moltke, un sentimental, un mystique, adepte de l'anthroposophie de Steiner, était gravement atteint d'artériosclérose. Déprimé moralement, il songeait depuis longtemps à donner aux armées l'ordre de la retraite...

Son collaborateur immédiat, le général von Stein, sous-chef d'état-major général, souffrait d'affreuses crises cardiaques, et, dès le 6 au soir, à la première nouvelle de l'arrêt des Français sur la Marne, il avait déjà prescrit de hâter les travaux de défense de Mayence et de Cologne.

Le général von Bülow, commandant la II^e armée, voisine immédiate de gauche de l'armée de von Kluck, atteint d'artériosclérose, lui aussi, est vieilli, misanthrope et sourd. Déjà âgé, il a eu les oreillons, et il s'en ressent. Il manque d'énergie et, le 9 septembre, le spectre de la défaite le hante. Il a peur d'être tourné par sa droite.

Le colonel Lauenstein, son chef d'état-major, sujet à des troubles cardiaques, est au lit, en ce moment. Il souffre de la maladie de Graves et se soutient par des piqûres.

Et pour comble de disgrâce, voici que la Direction suprême, inquiète à bon droit de la tournure des événements sur la Marne, envoie de ce côté un autre égotant, dans la personne d'un officier du grand état-major, le lieutenant-colonel Hentsch, chargé de voir sur place et de donner, s'il y a lieu, l'ordre de la retraite. Ce colonel Hentsch, un esprit cultivé, a la « colique biliaire chronique ». Le 9 septembre, justement, il était en pleine crise quand il arriva chez von Kluck. Il voyait tout en noir. Il prescrivit la retraite.

Tous ces diagnostics, nous nous faisons un devoir de les enregistrer, mais nous manquerions à l'impartialité de l'histoire si nous ne faisons pas observer qu'en cherchant bien on trouverait certainement aussi, à la même époque et sur ce même champ de bataille, nombre de généraux et de colonels français affligés d'artériosclérose ou de maladies d'estomac. Sans pousser plus loin une controverse pour le moins indiscrète, nous rappellerons, par exemple, que le général Gallieni souffrait cruellement, ces jours-là, de la terrible maladie dont il avait ressenti les premières attaques en avril 1914 et qui devait l'emporter en mai 1916. Il ne semble pas que son esprit de décision s'en soit trouvé amoéli. Et ceux qui ont eu l'honneur d'appartenir à l'état-major du gouverneur militaire de Paris en septembre 1914 ont certainement conservé le souvenir du colonel Girodon, sous-chef d'état-major du gouverneur, qui, immobilisé par de très graves blessures et incapable d'aller de son fauteuil à sa table autrement qu'en s'aidant de béquilles, ne prit quelque repos ces nuits-là que dans son bureau, au lycée Victor-Duruy, sur une botte de paille. Sa lucidité et son énergie ne furent pas diminuées pour cela, non plus.

Mais voici, du soi-disant miracle, quelques explications d'ordre simplement humain, militaire ou psychologique.

Dans la nuit du 2 au 3 septembre, les cinq premières armées allemandes étaient lancées dans une poursuite ardente. Leur droite était à Senlis, leur gauche à Verdun. L'armée de droite, celle de von Kluck, avait quatre corps d'armée et un corps de cavalerie entre Creil et la Ferté-Milon.

Or, cette nuit-là, la Direction suprême a l'intuition de quelque danger pouvant venir du camp retranché de Paris et elle adresse ce radiogramme à von Kluck :

« L'intention de la Direction suprême de l'armée est de refouler les Français dans la direction du sud-est, en les éloignant de Paris. »

» La I^{re} armée (von Kluck) suivra la II^e (von Bülow) en échelon et continuera à assurer la protection du flanc des armées. »

C'est clair. Tandis que le gros des armées allemandes manœuvre la masse française, l'armée von Kluck doit rester tout entière en échelon derrière sa droite, pour surveiller le camp retranché de Paris.

Cet ordre ne satisfait pas von Kluck, qui répond hardiment :

« L'instruction du Commandement suprême, qui prescrit à la I^{re} armée de s'échelonner derrière la II^e, ne peut être suivie dans l'occurrence. Le refoulement projeté de l'ennemi de Paris vers le sud-est ne peut réussir que si la I^{re} armée se porte en avant. La nécessité de couvrir le flanc diminue la force offensive. De prompts renforts sont instamment désirés. »

Sur quoi, il pousse en avant ses II^e, III^e, IV^e et IX^e corps, ne laissant plus, face au camp retranché de Paris, que le IV^e corps de réserve, que concerne ce paragraphe de son ordre général :

« Le IV^e corps d'armée de réserve, d'accord avec le II^e corps, avancera (de la région de Senlis où il se trouve) dans la région de Nanteuil-le-Haudouin et à l'est. Il assurera vers Paris la couverture du flanc et des communications et sera prêt à se joindre, le 5 septembre, sur l'aile droite, au mouvement de l'armée. La brigade laissée à Bruzelles (brigade von Lepel) arrivera probablement le 5 septembre à Compiègne... »

Autrement dit, le commandant de la I^{re} armée, faisant litte de l'ordre reçu, décidait que la presque totalité de son armée se jetterait en avant, laissant tout à fait provisoirement dans la région de l'Oureq, en couverture face au camp retranché de Paris, un seul corps d'armée, qu'un autre corps d'armée et une brigade de réserve pourraient éventuellement appuyer.

Maladie de von Kluck? Il n'y paraît pas... Seulement, débilité notoire.

Or, l'affaire ne se termine pas là. Le 5 septembre, la Direction suprême, sérieusement inquiète, cette fois, du côté de Paris, insiste auprès de l'indocile subordonné et lui adresse cet ordre :

« Après que la I^{re} armée, en liaison avec la II^e, aura rejeté les Anglais et les Français sur la Seine, la mission assignée par le Commandement suprême aux deux armées consistera à faire face au front est de Paris et à s'opposer offensivement à toute attaque venant de cette direction : la I^{re} armée entre l'Oise et la Marne, la II^e entre la Marne et la Seine. »

Il était trop tard! L'ordre était inexécutable, cette fois. Les Anglais et les Français n'étaient pas encore rejetés au delà de la Seine ; la II^e armée allemande était arrêtée devant les marais de Saint-Gond et le gros de la I^{re} armée sur le Grand-Morin, tandis que son IV^e corps de réserve, isolé, était vigoureusement attaqué, ce soir-là, par Maunoury.

Et c'est ainsi que, pour soutenir sa flanc-garde trop faible, von Kluck doit rappeler, le 6, le 7 et le 8, successivement le II^e, le III^e et le IX^e corps, trop aventureux et qui accourent au canon, à marches forcées... Pas assez vite, même au gré de von Kluck, qui, le 7 au matin, semble avoir un instant perdu sa belle assurance, si l'on en croit les radiogrammes angoissés qu'il adresse à l'armée Bülow :

A 10 h. 10. — « II^e, IV^e et IV^e corps de réserve en graves combats sur l'Oureq inférieur. Où sont III^e et IX^e?... Comment là-bas situation? Sollicite instamment réponse. »

A 11 h. 50. — « Entrée en ligne III^e et IX^e corps sur l'Oureq impérieusement désirable. L'ennemi se renforce considérablement ; prière de mettre ces corps en marche en direction de la Ferté-Milon et Comoy... »

Tous ces corps d'armée, nous les avons vus arriver ici et étendre le front de notre adversaire, successivement jusqu'à Betz, jusqu'à Boissy-Fresnoy, jusqu'à Peroy-les-Gombries... tandis que la brigade de Lepel, venue par Verberie, achevait l'enveloppement de la gauche du IV^e corps d'armée française.

Mais le brusque rappel de cette masse de quatre corps d'armée, déjà engagés face au sud, à la droite de l'armée Bülow, a ouvert dans le dispositif allemand, entre Coulommiers et Esternay, une large brèche que le corps de cavalerie von Marwitz est impuissant à colmater et où l'armée anglaise et l'armée Franchet d'Espèrey ont pénétré...

De sorte que, le 9 septembre à midi, tandis que Maunoury était en difficulté sur l'Oureq, Bülow était débordé, sa droite bousculée et les derrières de von Kluck menacés.

C'est ce que vit très clairement le colonel Hentsch, envoyé de la Direction suprême. Cet officier, en visitant le quartier général de von Bülow à Montmort, le 8 septembre, avait pu constater le désarroi qui y régnait déjà. Il y avait même vu les bagages de l'état-major prêts à être embarqués.

Il arriva au quartier général de von Kluck à

Mareuil, le 9 septembre à midi ; von Kluck n'était pas là. C'est le général von Kuhl, son chef d'état-major, qui reçut le colonel.

Hentsch exposa la situation sur l'ensemble du front, de Paris à Verdun, situation défavorable au total. Il déclara qu'en particulier l'armée Bülow n'était plus qu'une « scorie » et que son corps d'armée de droite, le VII^e, avait été bousculé par l'armée Franchet d'Espèrey et non pas volontairement replié.

Puis, prenant un bâton de fusain, d'un gros trait noir, sur la carte, il traça le front approximatif sur lequel il fallait tout de suite se reporter.

Enfin, sachant que ceux à qui il s'adressait n'hésitaient pas quelquefois à prendre des initiatives contraires aux instructions reçues, il spécifia formellement et brutalement que son ordre était impératif et qu'il avait pleins pouvoirs pour le donner.

Von Kluck obéit donc, mais avec quels regrets et quelle fureur! A son sens, il tenait la victoire!... Von Kuhl raconte comment le capitaine de l'état-major chargé de téléphoner l'ordre de repli aux corps d'armée se refusa à le faire... comment des exécutants essayèrent de désobéir.

Sur quoi, on a cherché à faire du colonel Hentsch le bouc émissaire de l'affaire ; à le charger devant l'histoire de la responsabilité de la défaite. Les plus modérés ont incriminé, tout au moins, sa vésicule biliaire. Mais hâtons-nous de dire que von Kluck et ses amis sont bien les seuls aujourd'hui à soutenir cette thèse. En revanche, à la lumière des faits exposés, on saisit fort bien pourquoi, vainqueurs sur l'Oureq, les Allemands ont été vaincus sur le point décisif du Petit-Morin et comment la débâcle du commandant de la I^{re} armée, le 4 septembre, fut précisément l'une des principales déterminantes de la défaite.

De miracle, il est bien inutile de dire qu'il n'y en eut pas d'autres ici que celui déjà constaté au cours des vingt siècles de notre histoire, toutes les fois que la France a été véritablement en péril de mort. Ce miracle, c'est simplement la manifestation des vieilles vertus de la race : la constance, la ténacité, l'esprit de solidarité, l'instinct guerrier, le patriotisme... vertus qui sommeillent chez nous en temps normal et que toute crise véritablement grave réveille toujours.

Et puisque ces lignes s'adressent surtout à des soldats, permettez-moi d'ouvrir un petit livre bleu qui n'a aucune prétention littéraire, semble rébarbatif à tout le monde et est particulièrement odieux aux élèves caporaux qui doivent en apprendre le texte. J'ai nommé le *Règlement provisoire des manœuvres d'infanterie*. Voici ce que dit son article 44 :

« Quels que soient les effectifs engagés, quelle que soit l'habileté des combinaisons du chef, il faut toujours sur certains points résister jusqu'au bout et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. »

» Il est interdit de mettre bas les armes, sous prétexte qu'on est enveloppé...

» Il est interdit de se replier, sous prétexte que l'on est débordé ou tourné... »

Tout cela a été fait ici. Et c'est aussi pourquoi, à cause de la glorieuse défaite de la VI^e armée à Nanteuil-le-Haudouin, le 9 septembre 1914, la victoire a ouvert toutes grandes ses ailes, sur les bords du Morin.

Devant ce panorama, au-dessus duquel de si grands souvenirs planent, ne trouvez-vous pas que, dans leur sécheresse voulue, ces lignes du *Règlement des manœuvres*, que tant de braves gens ont contresigné ici de leur sang, ont quelque chose d'épique?

Lieutenant-colonel A. GRASSET.

LES FUNÉRAILLES NATIONALES DU MARÉCHAL FAYOLLE

Sous les voûtes des Invalides, institut de gloire créé par le Grand Roi, que hantent, avec l'ombre de Napoléon, celles de quelques-uns de ses plus célèbres féaux et de nombreux généraux, le maréchal Fayolle repose dans l'abri provisoire du caveau des gouverneurs. Un projet, en instance devant le Sénat, lui donnera place légalement dans l'Hôtel où les maréchaux de la grande guerre seront accueillis après leur mort, auprès de leurs illustres prédécesseurs.

Vendredi dernier, tout un peuple a fait cortège au grand soldat, de l'avenue de La Bourdonnais aux Invalides où, dans la chapelle Saint-Louis, s'est déroulée la cérémonie funèbre. A droite et à gauche du cercueil placé sur un affût de canon, se tenaient les maréchaux Foch, Pétain, Lyautey, Franchet d'Espèrey, le général Gouraud, l'amiral Violette, le général Rudeano, de l'armée roumaine ; le général Haardts, représentant l'armée américaine. Suivaient, avec les membres de la famille, le représentant du président de la République, M. Paul Doumer, M. Raymond Poincaré, M. Painlevé, etc.

Les honneurs militaires étaient rendus par d'importantes délégations de toutes les unités de la garnison de Paris.

Après le service religieux, le cercueil, replacé sur l'affût de canon, fut ramené au delà de la grille des Invalides et les troupes défilèrent une suprême fois devant le chef trop modeste, qui collabora pourtant si puissamment au grand œuvre de la victoire.



LES FUNÉRAILLES NATIONALES DU MARÉCHAL FAYOLLE : LA CÉRÉMONIE DANS LA CHAPELLE DES INVALIDES

A droite et à gauche du catafalque sont assis les maréchaux Foch, Lyautey, Pétain, Franchet d'Espèrey, l'amiral Viollette, le général Gouraud et les deux généraux représentant la Roumanie et les Etats-Unis. Derrière le catafalque, un officier tient le fanion du maréchal défunt.



L'épave du paquebot *Cap-Lay*, à l'entrée de la baie d'Along, survolée en aéroplane.

Au premier plan, un vapeur qui surveille l'épave.

LE NAUFRAGE DU « CAP-LAY »

Le 16 juillet dernier, le paquebot *Cap-Lay*, de la Compagnie des Chargeurs Réunis, faisant route de Bordeaux à Haiphong, pris dans un typhon, venait se briser et s'échouer sur un des flots rocheux situés à l'entrée de la baie d'Along. Il y eut 52 victimes : 26 passagers et 26 membres de l'équipage, parmi lesquels 22 indigènes. Tels furent, à peu près, les termes dans lesquels les agences apprirent au monde cette catastrophe.

Il y eut là, pourtant, un drame — un drame sur lequel des photographies arrivées ces jours-ci d'Indochine nous permettent de revenir.

La première est une vue aérienne. Plusieurs jours durant, naviguant à travers des nuages bas et sombres, des avions passèrent et repassèrent au-dessus des flots déchiquetés, survolant les hautes roches, les criques minuscules, tous les points où des naufragés auraient pu se réfugier. En



Quelques instants après le naufrage : le *Cap-Lay* agonisant sur l'écueil.

Les mâts et la cheminée du paquebot couché sur tribord sont brisés ; au centre, la passerelle ; à droite, une bouche à air communiquant avec la cale ; au premier plan, à gauche, les têtes de deux rescapés regardant l'engloutissement.

effet, dès les premiers instants de la catastrophe, les embarcations de tribord du paquebot mises à la mer furent brisées entre la coque du navire et l'énorme rocher qui le domine. Et ce fut alors la panique, une panique cependant à laquelle surent se soustraire quelques hommes plus énergiques, comme l'atteste notre second cliché, œuvre d'un rescapé militaire qui, malgré mille difficultés, garda son appareil photographique. L'instantané fut pris, le matin du 16 juillet, du rocher abrupt où de nombreux passagers s'étaient réfugiés en utilisant comme échelle la passerelle du commandant (visible sur la photographie), qui accède à une petite plate-forme naturelle. Trente heures durant, les malheureux restèrent sur ce roc désolé. Emporté à demi évanoui par les sauveteurs, notre correspondant occasionnel eut encore l'énergie de sauver ses pellicules et son appareil, donnant ainsi un magnifique exemple.



Une saisissante vision aux grottes de Coufin, près de Choranche : la pluie de stalactites.



Trois des tunnels de la route des Grands-Goulets qui serpente en bordure du torrent de la Vernaïson.

DANS LA PITTORESQUE RÉGION DE PONT-EN-ROYANS, EN DAUPHINÉ

Si des indications précises ne figuraient pas sous les photographies ci-dessus, peut-être hésiterait-on à les identifier. Un habitant de la région des Causses, par exemple, croirait y voir un coin d'une salle de Dargilan et un aspect de la route des gorges du Tarn après Sainte-Enimie. Et voilà qui prouve, non pas évidemment que les beautés naturelles se retrouvent partout rigoureusement identiques à elles-mêmes, du moins qu'elles abondent dans toutes les parties de notre France, terre de tourisme.

Photographies L. Gimpel.



Indigènes apportant des sacs remplis d'œufs de sauterelles aux autorités de la commune mixte d'Aumale.

LA LUTTE CONTRE LES SAUTERELLES EN ALGÉRIE

L'Algérie — ce magnifique prolongement en terre africaine de la France — a une plaie qui la ronge et, certaines années, ruine ses plus belles espérances de récolte : les sauterelles. L'ennemi, de prime abord, pourrait paraître méprisable, mais il est innombrable, prompt à se reproduire, à se multiplier, à tout envahir et dévorer quand il s'abat en nuées grises, lourdes de désastres.

Il y eut, il y a encore, trop souvent, de véritables invasions de ces nuisibles insectes. Si l'on feuillette la collection de *L'Illustration*, on y trouve, en 1888, 1889, 1891, des pages de documents et d'informations particulièrement éloquentes sur les ravages et la lutte organisée pour conjurer le fléau.

On pousse les sauterelles dans des tranchées, on les y écrase, on les brûle sur des lits d'alpha ou encore, procédé emprunté à la guerre moderne, on les extermine (voir *L'Illustration* du 12 mars 1927) à l'aide de lance-flammes, manœuvrés pour éviter des accidents par les administrateurs adjoints eux-mêmes.

Mais, selon un précepte cher aux hygiénistes contemporains, prévenir vaut mieux que guérir. On s'est donc préoccupé, en divers endroits, de détruire non seulement



Indigènes vidant leurs sacs dans une fosse de destruction.

les sauterelles, jeunes ou adultes, mais les œufs dont les terres sontensemencées là-bas par milliers. Ces œufs, comme on peut le voir sur nos gravures, sont enrobés dans de petites masses de terre cylindriques appelées familièrement cocons. Une coupe longitudinale d'une de ces enveloppes permet d'apercevoir les œufs. Enfouis dans le sol, ceux-ci ont besoin de quelques jours de pluie pour éclore. Aussi, durant les années de grande sécheresse, les insectes n'apparaissent point et les œufs peuvent rester de longs mois à l'état dormant.

Cependant, les indigènes, stimulés par l'appât de récompenses, recherchent ces cocons et les apportent aux autorités. Nos clichés représentent les phases de la réception des œufs et la distribution du blé



Un amas de cocons et l'un d'eux (grandeur naturelle) entr'ouvert et laissant voir trois œufs.

remis en retour par le personnel de la commune mixte d'Aumale.

En trois semaines, cette commune a distribué 250.000 kilos de blé, et comme un double décalitre de blé est donné pour une même quantité d'œufs, on voit quelle énorme proportion de ceux-ci ont été ainsi ramassés dans un territoire relativement restreint. Si l'on voulait en fixer approximativement le nombre, les chiffres atteindraient l'ordre du million.

Il faut espérer que ces mesures, si elles n'empêchent pas complètement le retour des grandes invasions de rongeurs, en atténueront du moins la gravité et la fréquence.



Mesure des cocons recueillis (à gauche) et distribution du blé (un double décalitre de blé pour la même quantité de cocons).

LA DESTRUCTION DES ŒUFS DE SAUTERELLES EN ALGÉRIE

Photographies Crêhange.



Le départ de M. Kellogg pour l'Irlande, à bord du cuirassé américain *Detroit* : le secrétaire d'Etat (à droite), accompagné de Mme Kellogg et de M. Cosgrave, salue de la main en quittant le Havre.

LE PACTE GÉNÉRAL DE RENONCIATION A LA GUERRE

Le 27 août, à 4 heures du soir exactement, la dernière signature — celle de M. Benès, ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie — était apposée au Pacte général de renonciation à la guerre, dans le salon de l'Horloge du Quai d'Orsay. Le lendemain matin, à 11 heures, M. Gordon, premier secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis, venait prendre possession du document que M. Kellogg a emporté aux Etats-Unis. En effet, bien qu'une tradition à laquelle il n'avait été fait, jusqu'ici, aucune exception, veuille qu'un acte diplomatique demeure dans les archives du pays où il a été signé, une entente spéciale est intervenue aux termes de laquelle les Etats-Unis seront détenteurs de l'exemplaire original du Pacte. Privilège symbolique, qui semble placer la paix universelle et particulièrement la paix européenne sous l'égide et la sauvegarde de la grande démocratie pacifique du Nouveau Monde...

Pendant le court laps de temps où le Pacte, revêtu de ses signatures et de ses sceaux, est demeuré au ministère des Affaires étrangères, l'obligeance du Protocole a permis à un opérateur de *L'Illustration* d'en prendre des clichés autochromes, et c'est ce *fac-similé* que nos lecteurs trouveront aux deux pages suivantes. Cette reproduction prend d'autant plus de valeur que, pour contempler, désormais, l'acte authentique, il faudra faire le voyage de Washington.

Bien que nous n'ayons pas coutume de souligner nos efforts d'information, peut-être convient-il de mentionner le véritable tour de force accompli par nos services techniques pour que nous ayons pu donner, d'une semaine à l'autre, une reproduction en trois couleurs qui exige, généralement, pour sa mise au point et son tirage un mois de délai. En vingt-quatre heures, le cliché-type, provenant de la sélection des trois clichés en noir, rouge et vert, était obtenu : pour ce travail, on compte habituellement huit jours. En dix heures, trois galvanoplasties supplémentaires du cliché-type, nécessaires à la rapidité de notre tirage, étaient faites. La mise en train des machines, qui demande d'ordinaire vingt-sept heures, était effectuée en sept. Enfin, le tirage, pour lequel chaque feuille a dû passer trois fois sur la machine, a commencé le lundi 3 septembre au matin et a été achevé le mercredi soir 5, pour nos 180.000 exemplaires.

Notre reproduction est légèrement plus petite que l'original, dont le format est de 35 centimètres et demi sur 23 et demi. Le Pacte est relié en maroquin vert, uni, et contenu dans un étui de même couleur. Il est imprimé sur simili-japon, dans l'encadrement d'un double filet, et se présente ainsi sous l'aspect traditionnel de tous les traités élaborés par les soins du ministère des Affaires étrangères français. C'est seulement pour le traité de Versailles que l'on avait fait choix d'un papier spécial, un japon de haut luxe.

Le document a douze pages. La première et la douzième sont des pages blanches. Le texte français commence à la page 2 et le texte anglais, qui lui fait pendant, à la page 3. La liste des plénipotentiaires, avec leur qualité, occupe les pages 4 et 6 (en français), 5 et 7 (en anglais). Les trois articles, imprimés en un corps plus petit, se trouvent aux pages 8 et 9. Les signatures et les sceaux emplissent les pages 10 et 11, qui sont celles de notre *fac-similé*.

Comme il est d'usage, les feuillets sont reliés par un ruban de moire rouge, dont les deux extrémités sont retenues par les sceaux personnels des signataires. La besogne matérielle de l'apposition des cachets a été effectuée par M. Carré, le distingué sous-directeur du Protocole, et le ruban dont il s'est servi n'avait pas été utilisé depuis le traité de Versailles. La plupart des sceaux sont fort simples : ce sont des initiales juxtaposées, comme le G. St. de M. Gustave Stresemann, ou entrelacées, comme celles de M. Kellogg, de

M. Hymans, de M. Briand ou de M. Uchida. Le sceau de M. Kellogg a été apposé au moyen du cachet qui forme l'extrémité du fameux porte-plume en or, don de la ville du Havre, avec lequel le Pacte a été signé par les quatorze plénipotentiaires. On remarquera la couronne qui orne le sceau du comte Manzoni et les attributs divers de ceux de lord Cushendun, de M. Mackensie King, de M. Zaleski et de M. Benès. Le plus caractéristique est sans doute l'oiseau sans queue, au long bec, de M. James Parr : les philatélistes y auront reconnu *l'aptéryx*, qui se trouve aussi sur les timbres de la Nouvelle-Zélande.

Ce qui frappe quand on considère ces diverses signatures, c'est de constater combien, pour la plupart, elles sont peu assurées. En particulier, celles de M. Kellogg et de l'honorable Alexander John Mac Lachlan, membre du conseil exécutif fédéral du Commonwealth d'Australie, sont étrangement tremblées. La raison en est peut-être à la lourdeur de l'énorme porte-plume en or ciselé, objet d'art de grande valeur, mais, somme toute, assez incommode pour des doigts habitués à la légèreté du stylo. Mais aussi, il n'est pas interdit de penser que les plénipotentiaires, en cet instant solennel, étaient émus. Le cinématographe, témoin véridique, en apporte la preuve. On voit, par exemple, sur l'écran, M. Kellogg s'y reprenant à plusieurs fois pour signer et tenant sa main droite avec sa main gauche. Dans son trouble, il a même tracé son nom tout au-dessous de celui de M. Stresemann, et non point en regard de son sceau. Les graphologues ont ici belle matière pour leurs déductions ingénieuses. Signalons-leur, à titre de curiosité, que M. Aristide Briand ne signe jamais que « A. Briand ». C'est seulement dans les occasions exceptionnelles — et la solennité du Pacte en était une — qu'il ajoute les premières lettres de son prénom : « Ari Briand ».

A ce Pacte, il est une signature qui manque et M. Briand, dans le discours qu'il a prononcé à la cérémonie du salon de l'Horloge, a été l'interprète de tous ses collègues en en regrettant l'absence : c'est celle de sir Austen Chamberlain, qui fut en ces dernières années l'un des artisans les plus convaincus et les

plus efficaces de la paix, et qui aurait certainement consacré avec une joie toute particulière cette « mise hors la loi » de la guerre. Mais M. Chamberlain a été retenu par son état de santé. Il est assez sérieusement souffrant pour que ses médecins l'aient obligé à un long repos, qu'il est allé prendre en Amérique du Sud. Une des gravures de cette page le représente, à son départ de Londres, le 30 août. Par suite d'une attaque aiguë de névrite, il avait le bras gauche en écharpe et, à son arrivée à Liverpool, il a dû être transporté dans un fauteuil roulant du compartiment du train à la passerelle du paquebot *Orcoma*. Lady Chamberlain ainsi que son fils et sa fille l'accompagnent dans sa croisière. A aucune des escales n'a eu lieu de réception officielle. M. Chamberlain n'a fait qu'une exception, lors de son passage à Santander, pour s'entretenir quelques instants avec le roi d'Espagne Alphonse XIII, qui avait exprimé le désir de lui rendre visite et de lui offrir ses vœux de convalescence.

Quant à M. Kellogg, qui avait quitté Paris le



M. Chamberlain, souffrant, accompagné de sa femme, de son fils et de sa fille, quitte Londres pour entreprendre une longue croisière.

29 août, il s'est rendu en Irlande à bord du cuirassé américain *Detroit*, qui l'avait amené au Havre. Le président de l'Etat libre, M. Cosgrave, a fait la traversée avec lui. La raison officielle de ce voyage était de rendre à M. Cosgrave la visite qu'il avait faite, l'année dernière, aux Etats-Unis.

Le secrétaire d'Etat américain a été l'objet, de la part des Irlandais, d'un enthousiaste accueil. Le jour même de son arrivée à Dublin, le 31, il a été reçu à l'hôtel de ville où on lui a conféré en grande pompe le droit de cité. M. Kellogg s'est embarqué le 3 septembre sur le *Detroit*, à destination de Cherbourg où il a pris place sur le paquebot *Leviathan*, à bord duquel il rentre aux Etats-Unis.



A l'hôtel de ville de Dublin : M. Kellogg, auquel vient d'être conféré le droit de cité, signe le Livre d'or. A droite, M. Cosgrave, président de l'Etat libre d'Irlande ; au centre, M. Murphy, président des commissaires de la ville.

EN FOI DE QUOI, les Plénipotentiaires respectifs ont signé le présent Traité établi en langue française et en langue anglaise, les deux textes ayant force égale, et y ont apposé leurs cachets.

FAIT à Paris, le vingt-sept Août mil neuf cent vingt-huit.

IN FAITH WHEREOF the respective Plenipotentiaries have signed this Treaty in the French and English languages both texts having equal force, and hereunto affix their seals.

DONE at Paris, the twenty-seventh day of August in the year one thousand nine hundred and twenty-eight.



Gustav Stresemann
Frank B. Kellogg
Paul Hymans
Aristide Briand
Lord Curzon
M. St. Lawrence

UN DOCUMENT D'HISTOIRE. — Fac-similé des signatures et des sceaux apposés au

Les plénipotentiaires, au nombre de quatorze, représentaient quinze Etats, lord Curzon étant mandaté à la fois pour la Grande-Bretagne (et l'Irlande du Nord) et pour l'Inde. Ils ont signé dans l'ordre alphabétique français de leurs pays respectifs, les Dominions britanniques étant groupés après la Grande-Bretagne, à savoir : pour l'Allemagne, M. le docteur Gustav Stresemann, ministre des Affaires étrangères ; pour l'Amérique, l'honorable Frank B. Kellogg, secrétaire d'Etat ; pour la Belgique, M. Paul Hymans, ministre des Affaires étrangères, ministre d'Etat ; pour la France, M. Aristide Briand, ministre des Affaires étrangères ; pour la Grande-Bretagne, l'Irlande du Nord et toutes les parties de l'Empire britannique qui ne sont pas individuellement membres de la Société des Nations, le très honorable lord Curzon, chancelier du duché de Lancastre, secrétaire d'Etat des Affaires étrangères *par intérim* ; pour le Dominion du Canada, le très



MacLachlan

C. J. Parr

J. Smit

William T. MacCosgrave

Cushendun

G. Manzoni

Uchida

August Benes

Eduard Benes

acte général de renonciation à la guerre signé à Paris, au Quai d'Orsay, le 27 août 1928.

honorables William Lyon Mackenzie King, premier ministre et ministre des Affaires extérieures ; pour le Commonwealth d'Australie, l'honorable Alexander John Mac Lachlan, membre du Conseil exécutif fédéral ; pour le Dominion de Nouvelle-Zélande, l'honorable sir Christopher James Parr, haut-commissaire de la Nouvelle-Zélande en Grande-Bretagne ; pour l'Union de l'Afrique du Sud, l'honorable Jacobus Stephanus Smit, haut-commissaire de l'Union de l'Afrique du Sud en Grande-Bretagne ; pour l'Etat libre d'Irlande, M. William Thomas Cosgrave, président du Conseil exécutif ; pour l'Inde, le très honorable lord Cushendun (ayant déjà signé pour la Grande-Bretagne) ; pour l'Italie, le comte Gaetano Manzoni, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire à Paris ; pour le Japon, le comte Uchida, conseiller privé ; pour la Pologne, M. A. Zaleski, ministre des Affaires étrangères ; pour la Tchécoslovaquie, M. le docteur Eduard Benès, ministre des Affaires étrangères.



Le deuxième anniversaire du ministère d'Union nationale fêté à Sampigny : M. Poincaré accueillant ses collègues à la gare.
Au premier plan, M. Barthou (à gauche) et M. Briand ; au second rang, MM. Leygues et Perrier ; au fond, MM. Tardieu, Painlevé, Loucheur et Oberkirch.

LES MINISTRES A SAMPIGNY

Le petit village meusien de Sampigny restera dans l'histoire parce que c'est là que se trouve la maison familiale de M. Poincaré, qui fut, pendant la guerre, endommagée par les obus allemands. Le président du Conseil y prend, chaque été, ses courtes vacances. Cette année, il y fêta dans l'intimité, le 1^{er} septembre, son soixante-huitième anniversaire. Mais il avait eu la pensée d'y convier aussi ses collaborateurs du gouvernement, pour célébrer en même temps le deuxième anniversaire de la constitution du ministère d'Union nationale. M. Poincaré était descendu de son « Clos », à pied, jusqu'à la gare pour accueillir ses hôtes, qui presque tous étaient arrivés de Paris en wagon spécial. Aucun appareil n'avait été donné à cette réunion. Avant un cordial déjeuner, auquel assistait également M^{me} Lucien Poincaré, M. Louis Barthou avait remis, au nom de ses collègues, un souvenir à M^{me} Raymond Poincaré « en hommage, comme le disait la dédicace, du profond respect des collaborateurs et des admirateurs de son mari ». C'était un magnifique vase de cuivre, d'une seule pièce, frappé au marteau, avec un décor en laque de Chine, œuvre récente du sculpteur Jean Dunand. Dans l'après-midi, les ministres tinrent un conseil de cabinet, à l'issue duquel, exceptionnellement, il ne fut fait aucun communiqué. M. Albert Sarraut, revenu spécialement du Midi où il villégiaturait et qui avait été retardé par un malencontreux déraillement à Ancy-le-Franc, près de Dijon, avait pu, néanmoins,

rejoindre Sampigny en automobile, vers 4 heures. Après le conseil, tous les ministres avaient repris le train ou la route. M. Bokanowski, qui devait se rendre en avion le lendemain matin de Toul en Auvergne, avait passé la nuit à Commercy. Le terrible accident que nous relatons d'autre part est, hélas ! venu attrister le souvenir que cette charmante journée avait laissé à tous ceux qui y prirent part.

POLITIQUE ET DIPLOMATIE

LA NEUVIÈME ASSEMBLÉE DE LA S. D. N.

Le 3 septembre s'est ouverte, à Genève, la neuvième Assemblée de la Société des Nations. Dans les délégations, on compte six premiers ministres — ceux d'Allemagne, du Canada, de la Lithuanie, du Luxembourg, d'Autriche et de Norvège — et vingt ministres des Affaires étrangères. M. Briand préside la délégation française et le chancelier Marx est accompagné de M. von Schubert, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, remplaçant M. Stresemann, souffrant. M. Chamberlain, que son état de santé tient lui aussi éloigné de Genève, est suppléé par lord Cushendun. Par une innovation qu'il convient de signaler, on a, pour la première fois, installé dans la Salle de la Réformation, où se tient l'Assemblée, des haut-parleurs, et les débats seront diffusés dans le monde entier par radiophonie. A la première séance, on remarquait la présence de M. Quinones de Leon, l'Espagne ayant

repris sa place dans la Société. En tout, cinquante nations étaient représentées. Il ne manquait, cette année, que l'Argentine, le Pérou, la Bolivie et le Honduras pour que tous les pays ayant adhéré à la grande institution internationale fussent représentés. En prononçant le discours inaugural d'usage, le président du Conseil en exercice, M. Procope, délégué de la Finlande, s'est félicité de cet heureux résultat. Il a salué le retour de l'Espagne, souligné la collaboration que la Société des Nations a trouvée, en ces derniers temps, auprès de pays qui n'en font pas partie, comme les Etats-Unis et la Russie, mentionné l'amélioration qui s'est produite dans la situation de la Chine et adressé un hommage, auquel des applaudissements unanimes se sont associés, à M. Briand et à M. Kellogg, les promoteurs du Pacte de renonciation à la guerre dont la signature marque une grande date dans l'effort universel en vue de la paix. L'Assemblée a ensuite procédé à l'élection de son bureau. Par 44 voix sur 50, la présidence de la session a été offerte à M. Herluf Zahle, ministre de Danemark à Berlin.

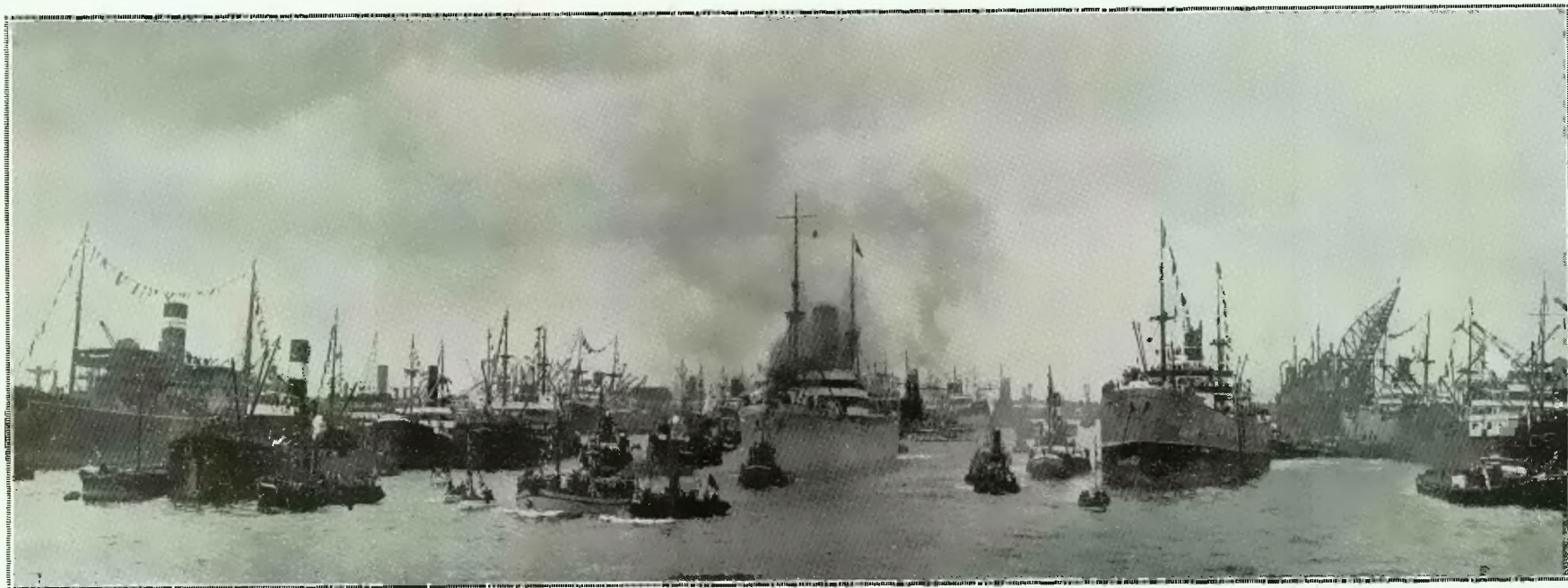
L'Assemblée proprement dite avait été précédée, comme tous les ans, d'une session du Conseil — la cinquante et unième — qui s'est ouverte le 31 août. On s'y est occupé de la législation internationale de l'opium, de la nouvelle requête du gouvernement hongrois relative aux optants de Transylvanie, qu'on a finalement décidé d'inscrire à l'ordre du jour de la prochaine session, et d'une question de principe assez délicate soulevée par la république de Costa-Rica à propos de la doctrine de Monroe. Tout en refusant de se substituer aux intéressés pour donner de cette doctrine une interprétation, le Conseil a néanmoins nettement indiqué, dans sa réponse, qu'elle ne saurait en rien amoindrir ou limiter les droits du Covenant.

LES ADHÉSIONS AU PACTE DU 27 AOUT

Dès sa signature par les plénipotentiaires, le Pacte de renonciation à la guerre, qui ne prendra d'ailleurs sa validité qu'après avoir été ratifié par chacun des Etats intéressés, s'est trouvé ouvert à l'adhésion de toutes les autres puissances. Le gouvernement américain s'était chargé de les inviter à se joindre aux premiers signataires, sauf en ce qui concerne la République des Soviets, avec laquelle il n'a pas de relations diplomatiques et auprès de laquelle il a été suppléé par le gouvernement français. D'ores et déjà affluent, de toutes les parties du monde, ces adhésions nouvelles. Mais la plus significative est assurément celle de la Russie soviétique. Elle a été formulée dans une longue note remise le 31 août par M. Litvinof à l'ambassadeur de France, M. Herbette. C'est un réquisitoire aux arguments connus contre la politique des Etats capitalistes : néanmoins, les Soviets ne croient pas pouvoir se dispenser de signer le Pacte qu'ils considèrent, malgré tout, comme une garantie de paix. — R. L.

LE RETOUR DES SOUVERAINS BELGES

Dans son numéro du 18 août, *L'Illustration* publiait une gravure représentant le roi Albert I^{er} à Léopoldville, et nous signalions, à ce propos, l'importance du grand voyage accompli au Congo par les souverains belges. Ceux-ci sont rentrés en Belgique le 31 août, et leur retour a été l'occasion d'une réception enthousiaste. Lorsque le paquebot *Anversville* entra dans le port, il était convoyé par de nombreux navires et des avions qui s'étaient portés à sa rencontre. On avait profité de cette occasion pour faire inaugurer par le roi les nouvelles installations maritimes et notamment la monumentale écluse du Kruisschans, que l'*Anversville* franchit parmi les acclamations.



L'*Anversville* (au centre), ayant à bord les souverains belges revenant de leur voyage au Congo, entre dans le port d'Anvers.



Caravane traversant la mer de sable.

SOUS LE SIGNE DU SOLEIL

Peintures de MARIUS HUBERT-ROBERT.

Nous avons, en septembre 1926, reproduit quelques-unes des peintures rapportées par M. Marius Hubert-Robert d'un long voyage dans les deux Amériques. Ayant eu récemment l'occasion de parcourir en autocar l'Afrique du Nord, cet artiste en est aussi revenu avec de nombreuses toiles dont nous reproduisons quelques-unes parmi les plus pittoresques en les accompagnant, comme la première fois, de notes extraites du carnet de route de la femme du peintre, écrivain original connu sous le nom de Régine Callaud-Belisle.

A travers l'Afrique nous roulons, du nord au sud et de l'est à l'ouest ; voyage merveilleux où nos habitudes nous suivent avec nos valises. Lorsque le paysage est trop beau pour que nous le brûlions en silence, la voiture s'arrête, mon mari déballe sa boîte de couleurs, moi mes cahiers de notes...

... Tout le désert est rose, d'un rose très fin ; les broussailles qui le parsèment et qui, en réalité sont grises deviennent, par contraste, délicieusement bleuâtres. Des caravanes passent. Les chameaux sont surchargés ; parfois l'un d'eux porte sur son dos un échafaudage de tapis multicolores : c'est un *basour* abritant une femme, celle du maître.

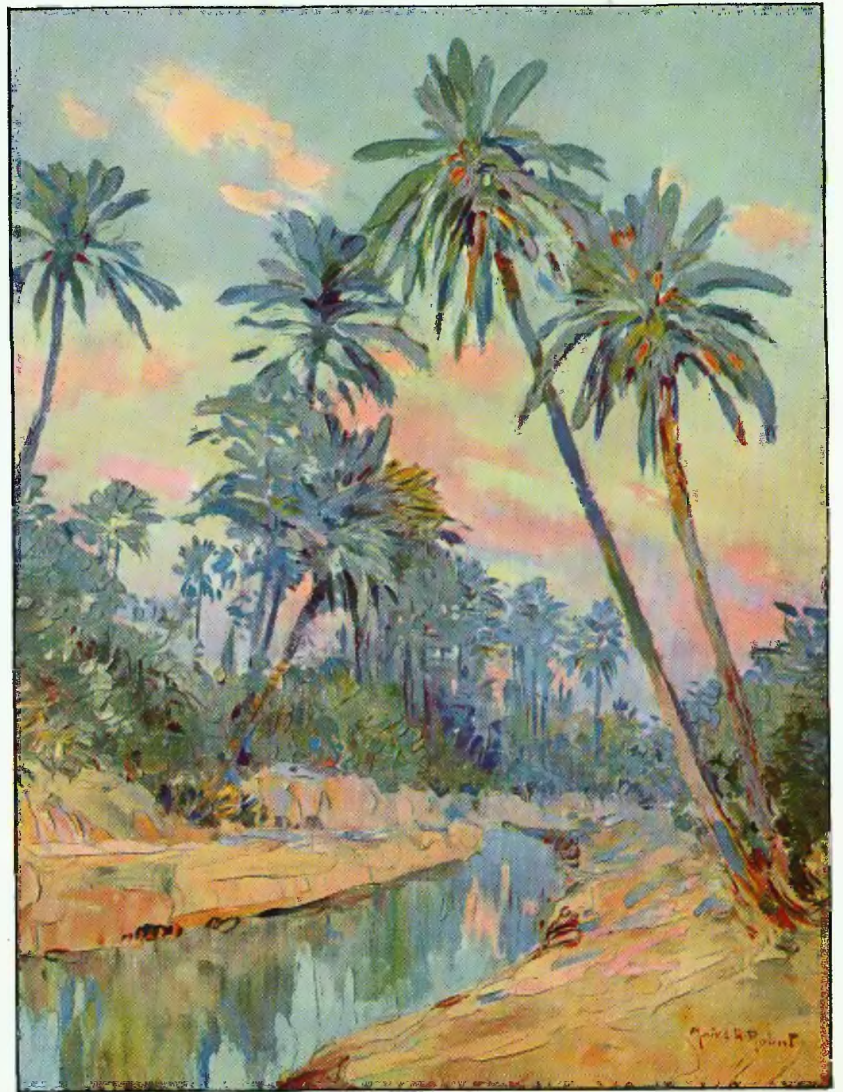
... Maintenant le désert est jaune, plus accidenté, sans aucune végétation ; les vagues de la mer de sable deviennent de plus en plus hautes, déferlent. Parfois nous croisons un troupeau et son berger. Il nous arrive de perdre la piste. La voiture grimpe alors sur le sommet d'une dune pour découvrir un repère à l'horizon.

... L'oasis de Tozeur est un enchantement ; dans l'oued si clair on distingue les poissons argentés ; des oiseaux — les *bou-habib* — ressemblent plus à de gros papillons qu'à des martins-pêcheurs. Les lourds régimes des dattiers accrochent le soleil. La récolte des dattes a attiré vers ces parages de nombreux nomades. Ils sont campés à l'entrée de l'oasis, une tour en ruines met une note grandiose parmi les tentes délavées.

... Biskra nous fait un accueil ensoleillé, ses murs de pisé sont baignés d'or liquide. Un minaret blanc s'enlève, comme dessiné à la craie, sur le fond bleu du ciel. Les rues sont coupées de *seguias*, au bout desquelles les femmes lavent ou causent, dolentes, avec des attitudes bibliques.

... En arrivant à Figuig, nous avons l'impression de découvrir une chose infiniment précieuse, un joyau irréel dans l'écrin de l'Atlas. Plus de trois cent mille palmiers lui font une de ces forêts dont on rêve sans croire à leur existence. Sa masse verte est parfois dominée par le minaret flamboyant d'un *ksar* rouge. Les montagnes, touchées de garance, reflètent dans l'eau immobile leurs larges ombres céruléennes. C'est, transposée dans le désert, une vision

marocaine, une page de ces zéliges savantes où tous les tons se juxtaposent, sans jamais se heurter, pour aboutir à un ensemble rare, si parfait de cohésion qu'on ne pourrait enlever une touche sans anéantir le tout...



Oasis de Tozeur.



Figuig et l'un des sommets de l'Atlas.



Biskra : femmes lavant à la « séguia ».
LES OASIS DANS LE DÉSERT AFRICAIN



Le Dauphiné.
Marchande de galettes du Grésivaudan
(xix^e siècle).



La Bretagne.
Femme de Pont-Aven (xix^e siècle).



La Provence.
Bourgeois d'Arles (1790).



Le Dauphiné.
Vieille femme de Gap.

COSTUMES DU BON VIEUX TEMPS

par LÉANDRE VAILLAT

Aquarelles de M^{lles} MOFFAT et de GARDILLANNE.



La Bretagne.
Vieillard de Pont-l'Abbé (1810).



L'Auvergne.
Femme de Latour.



L'Auvergne.
Fermière de Saint-Bonnet (xviii^e siècle).

Le régionalisme, au sens où l'on entend ce mot, communique souvent à ce qu'il touche un caractère de niaiserie, qui tient sans doute à ce que les écrivains qui s'en réclament ne sont généralement pas très artistes. Pourquoi, dans des pays comme la Russie, la Moravie, la Tchécoslovaquie, cette exubérance, cette somptuosité, cette substance abondante et saine du folklore fut-elle, au contraire de chez nous, bien mise en valeur, sa signification bien dégagée? Parce que de véritables artistes, et non des « régionalistes », s'en emparèrent comme d'une matière vivante, pour la transformer en thèmes musicaux ou pittoresques. Il n'y a qu'à lire les mémoires de Rimsky-Korsakow pour comprendre comment s'accomplit en musique cette métamorphose. Il n'y a qu'à voir le décor d'un ballet de mon regretté ami Léon Bakst (qui passait ses étés en Savoie, où il s'amusait à dessiner nos jolis clochers bulbés, tout pareils à ceux de la Russie) pour comprendre comment elle s'accomplit au théâtre.

Si invraisemblable que cela puisse paraître, c'est à Balief, un Russe, l'animateur de la célèbre compagnie de la Chauve-Souris, que l'on doit l'initiative de la tentative bien française dont il va être question.

C'est lui qui, pour mettre à la scène une vieille chanson de France, demanda le premier à M^{lles} Moffat et de Gardillanne des costumes de la province française. La chose les intéressa tellement qu'elles partirent en campagne par monts et par vaux. Les voilà qui parcourent les routes à bicyclette, qui remplissent leurs cartons et leurs carnets de dessins, de croquis et de notes, qui interrogent les vieilles gens du pays, lesquels leur répondent toujours avec saveur, qui questionnent aussi les conservateurs de musée, lesquels restent souvent bouche bée. Elles réunissent quelque cent aquarelles, qu'on expose à New-York et qu'un Américain offre à son pays, et puis quelque cent autres, qu'on expose là-bas, derechef. Un éditeur français, M. Jacomet, peut préparer ainsi un album de deux cents planches, tiré à petit nombre d'exemplaires. Ce sera le premier monument de ce genre, enfin élevé par des artistes à la gloire des régions françaises.

En attendant, feuilletons ces aquarelles. Les costumes d'hommes sont rares. Sauf en Bretagne, ils ont disparu les premiers. Car l'homme se déracinait en allant au service militaire, tandis que la femme ne quittait pas son village. J'ai cependant vu, à Plougastel, il y a trois ans encore, un village entier dont les hommes portaient le costume traditionnel, chapeau, veste et pantalon noirs. J'ai vu, il y a vingt ans, en Mautrienne, un habit à la française, jaquette et culotte courte. Celui de Saint-Colomban-les-Villard était blanc. Les muletiers du Vercors, en Dauphiné, passaient une blouse quadrillée sur un habit bleu. Les habitants de Bethmale portent une casaque blanche brodée d'or, une ceinture rose, une culotte et des guêtres bleues, des sabots recourbés. On montre ici le bourgeois d'Arles, que conserve le Musée Arlaten et qui date de 1790 : il porte habit bleu, tricorne et culotte noirs, gilet de couleur, guêtres blanches. Chez le vieillard de Pont-l'Abbé (1810) tout révèle une influence indo-persane, qui s'expliquerait par une ancienne invasion mongole.



Le Poitou.
Fileuse de la Crèche (xviii^e siècle).



La Saintonge.
Mariée de l'île de Ré (xix^e siècle).



Le Dauphiné.
Marchande de folliets (1845).



Le Dauphiné.
Marchande de toiles de Voiron (1845).

Pour ce qui est des femmes, c'est surtout la coiffe qui diffère. On en compte deux cents, rien qu'à Niort; dans toute la France, sans doute, plusieurs milliers. Je songe, en inscrivant ce chiffre, à toutes celles de la Bretagne, de la Normandie haute et basse; elles déploient un luxe de dentelles arachnéennes sur une armature dont les travaux des champs n'expliquent pas la fragilité. L'histoire de la dentelle se pourrait écrire avec des coiffes. Celles que nous avons choisies appellent quelques réflexions. Voici, par exemple, la mariée de l'île de Ré. Sa coiffe est l'habituelle coiffe de l'île, montée sur une enveloppe carrée, une de ces enveloppes que l'on achète aujourd'hui pour en faire des sacs et sur laquelle, pour la circonstance, on a épinglé les « pans volants ». Voici celle d'une femme de Latour, en Auvergne (ne pas lire La Tour d'Auvergne), et qui serait, sauf erreur, le prototype de celles que portent les Sœurs de la Croix. Je n'insiste pas sur les différents chapeaux de paille que les femmes portent aux champs. Il y a celui de la vieille femme de Gap, en Dauphiné, en forme de cabriolet, noué d'un ruban noir; celui de la marchande de toiles de Voiron, qui va livrer la toile qu'elle porte sur l'épaule; il y a le chapeau d'Alsace, aux larges bords, piqué d'une cocarde en chenille, qu'on voit au musée de Strasbourg, un des rares qui soient bien ordonnés. Sans parler du mazulipatam noué sur le visage ridé d'une femme de quarante-vingt-dix ans! La pauvre vieille allait encore, à cet âge, vers 1845, porter sa charge de feuilles à Grenoble; en échange, on lui donnait une bouteille d'alcool, pour son homme.

Les lectrices remarqueront d'elles-mêmes, sur ces planches, le beau châle de Barèges qu'a jeté sur ses épaules la jeune femme de Louvi qui a si grand air, un air d'Espagne. Elles remarqueront sans moi la manière curieuse dont la riche fermière de Saint-Bonnet, en Auvergne, relève sa jupe, ainsi que la marchande de galettes du Grésivaudan; elles remarqueront également le châle que portent les vieilles femmes du Dauphiné et leur parapluie rouge, ainsi que le fichu de mousseline d'une artisane d'Arles.

J'avoue une prédilection particulière pour cette artisane; dans sa couleur pimpante, elle évoque un décor de vieille faïence. Mes lectrices enfin, habiles à deviner sur un catalogue des grands magasins l'étoffe dont est faite une robe, auront vite fait de « tâter », sur ces aquarelles si fraîches, la matière du costume. A quoi bon leur signaler le boutis provençal et les ornements brodés avec de petits miroirs sertis?

Il est cependant une particularité sur laquelle il me faut insister, parce qu'elle me permettra d'en revenir aux idées générales: c'est que le décor de bandes droites, de couleurs différentes, disposées horizontalement ou verticalement, qu'on observe à peu près partout, soit en Bretagne sur la jupe d'une jeune femme de Pont-Aven, soit aux Pyrénées sur la robe d'une jeune femme de Louvi, soit en Arles sur le gilet d'un bourgeois, soit en Alsace sur le tablier d'une paysanne en costume de travail, ne tient pas à une volonté d'ornement, mais à une difficulté de fabrication. Le tissage était fait, généralement, par le tisserand du pays, avec la laine que lui apportaient les paysans. Quand le rouge manquait, il mettait du vert, ou telle autre couleur. En Auvergne, cette sorte de drap s'appelait du droguet; ailleurs, d'un autre nom; ici on le faisait bouffer, là on le laissait tomber; ici on le pliait, là on l'employait tout uni. Peu importe! Le même dessin de bandes se reproduisait partout. Pourquoi la cape du berger de Labassère est-elle en trois bandes? Non certes par l'effet d'une imagination artistique, mais par suite de l'étroitesse du métier à tisser. On était artiste comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

LÉANDRE VAILLAT.



L'Alsace.
Paysanne en costume de travail (xix^e siècle).



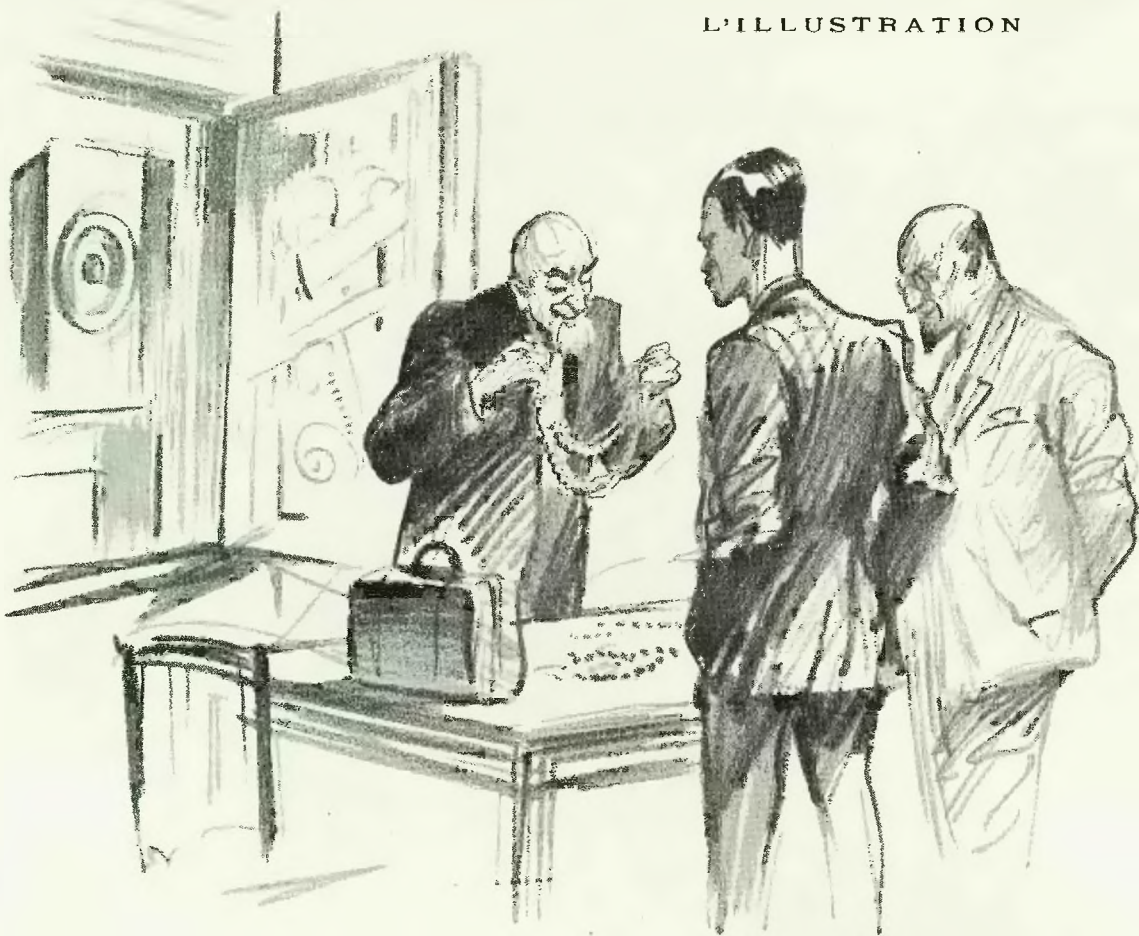
Le Béarn.
Berger de Labassère (1810).



La Provence.
Artisane d'Arles (xviii^e siècle).



Le Béarn.
Jeune femme de Louvi (xix^e siècle).



Tractations chez un gros commerçant devant le monumental coffre-fort.

LE COMMERCE DES PIERRES PRÉCIEUSES ET DES PERLES

(Voir le numéro du 1^{er} septembre 1928.)

LA VENTE EN GROS A PARIS

Le brillant arrive à Paris chez de gros diamantaires qui, tantôt l'achètent à Amsterdam ou à Paris, tantôt achètent à Londres du diamant brut qu'ils font tailler en Hollande ou en France. En dehors de la grande taillerie créée à Versailles par MM. Asscher, et de celle de M. Eknayan, à Paris, on compte en France un certain nombre de tailleries de moindre importance, la plupart installées dans les régions du Jura. Il en est aussi quelques-unes en Savoie, notamment celle de M. Gautier, ancien président de la chambre syndicale.

Le marché du rubis et du saphir bruts est à Calcutta ; celui de l'émeraude brute a été amené à Paris par M. Léonard Rosenthal, qui a obtenu du gouvernement colombien un droit de préemption sur toutes les émeraudes de Muzo, ce gouvernement s'étant lui-même engagé à ne vendre qu'à Paris les pierres non achetées par notre compatriote. Diamants et pierres de couleur arrivant à Paris sont envoyés tantôt « ferme », tantôt en consignment, chez des négociants qui cher-

chent à les placer dans leur clientèle ou, parfois, les achètent pour leur propre compte. Par exemple, un négociant recevant une émeraude ou un rubis brut suppose ce que la pierre pourra rendre à la taille. En achetant la pierre pour la revendre taillée, le négociant se ménage un bénéfice souvent très supérieur à celui d'une simple commission sur la pierre brute. Il risque aussi une perte importante.

La presque totalité des perles arrivent de l'Inde enfilées et rassemblées en un nombre variable de rangs constituant des *masses* et noués à chaque extrémité par une tresse cannetillée d'argent. La perle de valeur exceptionnelle est enfilée seule.

Les perles se répartissent entre une quarantaine de consignataires hindous et une trentaine de négociants français ayant toujours un stock dont l'importance

varie de plusieurs centaines de mille francs à plusieurs millions et qui ignorent les affaires inférieures à une dizaine de mille francs. Pour les pièces importantes, ces négociants traitent directement entre eux. Chacun se compose un assortiment déterminé et, comme il connaît approximativement le genre d'assortiment de ses divers confrères, il sait où s'adresser quand il veut offrir sa marchandise.

La confiance est telle qu'un négociant de Bombay n'hésite pas à envoyer, par la poste, à un négociant parisien, une petite boîte contenant une « masse de perles » dont il demande 4 ou 5 millions et qu'il priera le destinataire de remettre à un de ses confrères si, au bout de quelques jours ou de quelques semaines, elle n'est pas vendue. Les prix se discutent à coups de télégramme, en attendant le jour, sans doute prochain, où Paris pourra téléphoner directement dans l'Inde.

Le négociant en gros ne se borne pas à revendre des perles en masses ou isolées ; c'est dans ses ateliers qu'on compose aujourd'hui et qu'on enfle la majorité des colliers vendus par les grands bijoutiers.

La qualité essentielle d'un collier est de présenter une couleur uniforme d'un bout à l'autre et une chute régulière. Pour obtenir ce résultat, il faut disposer d'une quantité considérable de marchandise. La femme qui compose un modeste collier de 50.000 francs a devant elle pour 500.000 ou 600.000 francs de perles déjà sélectionnées sur un lot d'un million ou davantage ; pour réaliser un collier valant un million, elle puise parmi deux ou trois cents perles valant en moyenne une vingtaine de mille francs. Dans le grand salon de tel roi de la perle, on voit alignées huit ou dix petites tables où se font vis-à-vis deux enfileuses qui, avec la précelle, picorent dans une poignée de perles comme un bengali picore avec son bec les grains de millet. Elles enfilent une à une dans un fil de soie provisoire les perles choisies, déplaçant l'une, écartant l'autre, si l'assemblage révèle une discordance de nuance ou de grosseur. Quand l'ensemble paraît satisfaisant, elles remplacent le fil provisoire par le fil définitif. Contrairement à une opinion accréditée, l'enfilage n'est rien ; c'est la composition qui demande un coup d'œil spécial — que beaucoup ne posséderont jamais — servi par une grande expérience. Une bonne enfileuse, disposant d'une quantité suffisante de perles compose dans sa journée cinq ou six colliers de 100.000 francs. C'est ainsi qu'une grande maison de Paris sort chaque année cinq à six mille colliers valant de mille francs à plusieurs millions.

Il faut des semaines ou des mois pour réunir les perles entrant dans un collier valant 1 ou 10 millions. Quant à assembler deux perles sœurs pour former une paire de boutons d'oreilles, c'est œuvre de Bénédictin.

Les négociants parisiens reçoivent aussi des perles non trouées ; le perçage, quand il est nécessaire, est effectué dans leurs ateliers par des Hindous dont



La Bourse aux diamants de la rue Cadet, à 11 heures du matin. — Croquis d'André Galland.

l'adresse est légendaire. Avec un vilebrequin primitif et une mèche qu'il prépare lui-même — le tout représentant un instrument d'artisan misérable valant quelques francs — l'artiste asiatique perce en moins d'une minute, avec le même calme apparent, une perle de cent francs ou une fortune d'un million. M. Bienenfeld qui, avec M. Rosenthal et M. Citroën, compte parmi nos gros importateurs de perles, emploie des perceuses mécaniques qui, affirme-t-il, donnent des résultats plus rapides et plus sûrs. D'autres prétendent, au contraire, qu'un Hindou habile ne manque jamais son opération, et qu'entre ses doigts une grosse perle ne saurait éclater comme le fait peut se produire avec la machine; enfin, l'Hindou enlèverait une quantité moindre de matière, détail peu appréciable, semble-t-il, même quand il s'agit d'une perle de prix. Si nous supposons une perle de 30 grains valant 630.000 francs, soit 20.000 francs le grain de 5 centigrammes, chaque milligramme de matière vaut 400 francs. Entre les deux procédés je ne saurais juger.

Ajouterai-je que, contrairement à ce que supposent beaucoup de gens, les appartements (aucun n'opère en « boutique ») des gros négociants en perles ou pierres précieuses ne sont point aménagés en forteresse. On n'aperçoit ni dans l'antichambre, ni ailleurs, aucun homme casqué, revolver à la ceinture. La surveillance est aussi discrète et inapparente vis-à-vis des étrangers qu'elle paraît nulle vis-à-vis des personnes de la maison. On n'aperçoit aucun des fils électriques qui, dissimulés sous le tapis ou autrement, déclencheraient des sonneries ou des lumières si un non-désirable pénétrait dans un salon ou s'approchait du coffre-fort quand les bureaux sont fermés. Une seule particularité à noter : les portes sont dépourvues de bec-de-cane; pour passer d'une pièce dans une autre, il faut faire jouer la serrure avec un *carré* dont chaque employé de confiance garde un exemplaire dans sa poche.

LA BOURSE DU DIAMANT

Jusqu'en ces dernières années, la petite Bourse des diamants et pierres précieuses se tenait dans des

de temps. Ne peuvent pénétrer dans ces locaux que les personnes patentées appartenant à la corporation. L'entrée, en apparence, est libre; mais des commissaires veillent, ne portant aucun insigne; dès qu'ils aperçoivent une figure nouvelle, ils viennent courtoisement interpellé l'inconnu. Un particulier n'est pas admis à venir acheter ou vendre, sauf, à la rigueur, à passer par l'intermédiaire d'un courtier. En somme, cette organisation, qui marche d'accord avec la Chambre syndicale des diamantaires et négociants en pierres précieuses, en dehors des grandes commodités apportées à la corporation, présente l'avantage d'opérer parmi ses membres une sélection qui rétrécit le champ ouvert aux abus de confiance ou à l'écoulement des pierres volées ou truquées.

M. Hugues Citroën, président de la Chambre syndicale des diamantaires, voudrait faciliter encore les transactions en édifiant une grande Bourse des pierres précieuses administrée par la Chambre syndicale des amantaires, comme la Bourse des valeurs est administrée par le Syndicat des Agents de change.

Grâce à son initiative, cette Chambre a pris depuis une vingtaine d'années une importance et un prestige exceptionnels. Elle compte aujourd'hui trois cent cinquante adhérents qui représentent le Gotha de la perle et du diamant. Le chiffre de nos exportations, impossible à chiffrer exactement, oscille entre 3 et 4 milliards; une partie, il est vrai, s'applique à des pierres bénéficiant du régime de l'importation temporaire. En attendant la fondation de ce palace des caprices féminins, M. Hugues Citroën (qui est le frère de M. André Citroën) a contribué, avec ses collègues de la Chambre, à la moralisation du marché des diamants en plein vent.

Les gros négociants en pierres ou en perles traitent entre eux soit pour compléter leur assortiment, soit pour se procurer un article demandé par un client; ils cherchent, autant que possible, à éviter les intermédiaires, ceux-ci ayant droit à une commission de 2 % payée moitié par le vendeur, moitié par l'acheteur. Il leur arrive aussi de traiter directement avec les grands joailliers.

de la maison. Désormais, Durand seul a le droit d'ouvrir l'enveloppe qui m'est rapportée par mon courtier, lequel doit ensuite la reporter à Durand. Si j'accepte son prix, ce dernier garde la pierre; si je le refuse, il ouvre l'enveloppe et remet la pierre à l'intermédiaire.

Cette façon de procéder empêche une substitution de pierre et tout marchandage entre le courtier et un autre client. La pierre est comme immobilisée dans le coffre-fort de Durand; je n'ai pas le droit d'augmenter mon premier prix et mon courtier ne peut offrir la pierre à un autre joaillier en lui demandant un prix supérieur à celui proposé par Durand.

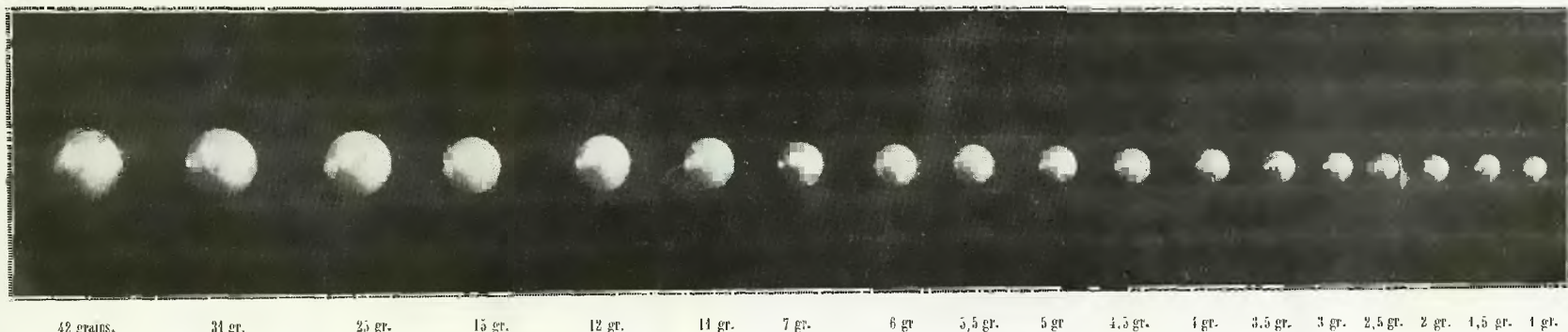
LA MODE

Dans le domaine des pierres précieuses, c'est l'émeraude qui, comme je le disais précédemment, est en ce moment le plus recherchée.

La perle, déjà très en vogue avant la guerre, est aujourd'hui plus demandée que jamais.

Naguère, le collier était formé de rangs de perles d'égale grosseur; aujourd'hui la mode est aux colliers à grande chute, celle-ci atteignant parfois 80 %. Ceux dont l'extrémité commence par une perle de 2 grains ont généralement pour centre une perle de 20 grains. De plus en plus longs, au lieu de 34 centimètres, longueur classique, ils mesurent 42 centimètres, afin de ne pas rompre l'harmonie des lignes du cou. Les perles roses sont toujours les plus estimées; ainsi que les perles légèrement crème, elles plaisent surtout à l'Américaine et à la Française. Une femme de goût se préoccupe toujours d'approprier à sa carnation la nuance de ses perles. L'Espagne, l'Argentine, le Brésil achètent des perles d'une couleur crème ou légèrement colorée, qui convient mieux au teint des brunes; les blondes, Allemandes, Autrichiennes, Russes, préfèrent les perles blanches.

Le prix de la perle s'établit en multipliant par un coefficient de beauté le carré du poids exprimé en grains, le grain représentant un quart de carat, soit 5 centigrammes. Une perle de 10 grains, au coef-



42 grains. 34 gr. 25 gr. 15 gr. 12 gr. 11 gr. 7 gr. 6 gr. 5,5 gr. 5 gr. 4,5 gr. 4 gr. 3,5 gr. 3 gr. 2,5 gr. 2 gr. 1,5 gr. 1 gr.

Un assortiment de perles pesant de 42 grains à 1 grain (grandeur naturelle).

Une perle semblable à celle de 42 grains peut valoir 80.000 francs, si elle est à peu près bonne, et 1.500.000 si elle est très belle; la perle de 1 grain peut valoir de 80 à 1.000 francs.

cafés du quartier de l'Opéra, débordant souvent sur les trottoirs, comme autrefois la petite Bourse du soir des valeurs. Le passant reconnaissait sans peine des types variés du commerce oriental ou extrême-oriental : Arméniens, Levantins, Turcs, Hindous, assis à la terrasse ou flânant autour des tables, montrant qui une perle ou un diamant, qui un bijou moyen tiré de la poche ou d'une mallette contenant la petite fortune qu'on remise chaque soir dans le coffre-fort d'une grande banque. Ce marché était complètement libre, s'y glissait qui voulait. A côté d'intermédiaires ou de petits négociants fort honorables, on risquait d'y croiser des gens de situation mal définie cherchant à négocier des pierres de provenance douteuse. Cette Bourse était tombée peu à peu dans un discrédit gênant pour les professionnels sérieux obligés de la fréquenter.

Désirant mettre fin à cette situation, un certain nombre de négociants et de courtiers prenaient, il y a deux ans, l'initiative de fonder un établissement assurant à la corporation la commodité et, dans toute la mesure possible, la sécurité des transactions. Au fond d'une cour bien éclairée de la rue Cadet s'élève un hall superbe où chacun s'installe devant une table de marbre blanc, tantôt offrant et pesant avec la petite balance classique sa précieuse marchandise, tantôt prenant un bœuf ou déjeunant en attendant le client. D'autres vont et viennent dans la cour, celui-ci ouvrant son petit paquet de brillants, plié et fermé comme un vulgaire paquet de bicarbonate de soude; cet autre offrant au plus juste prix la perle qui épingle sa cravate. Le marché bat son plein le matin de 11 heures à midi; il se continue, plus calme, pendant et après le déjeuner; vers 3 heures, chacun remet sa fortune dans son portefeuille ou va la coucher au sous-sol que meublent plus de six cents coffres-forts admirablement installés, à l'abri du feu et des perceurs de muraille.

Ce n'est point là, évidemment, qu'il faut aller chercher un collier d'un million; mais on aurait tort de croire qu'il s'y traite seulement de minuscules affaires. Ce marché rend de grands services soit aux négociants moyens désirant compléter leur assortiment ou recherchant toutes les « occasions », soit au petit joaillier qui trouve sur place un grand nombre de courtiers vendeurs ou acheteurs dont il peut comparer les offres, ce qui lui évite des démarches multiples et des pertes

COURTIERS ET COURTIÈRES

Plus souvent, le courtier intervient, soit pour placer la marchandise, soit pour trouver la pierre ou la perle qui lui est demandée. Négociants et joailliers ont, en général, un ou plusieurs courtiers attitrés, ce qui ne les empêche point d'accueillir un intermédiaire occasionnel.

La plupart des courtiers appartiennent à des familles touchant de près ou de loin à la joaillerie; on rencontre un certain nombre de femmes également « de la balle », rarement une femme du monde ayant eu des revers. Le métier, élégant, en apparence facile, est fort pénible; il faut de longues années, ou une ascendance particulièrement favorable, pour arriver à une situation lucrative.

Comme dans tous les corps de métier, on peut trouver en marge des intermédiaires ou des commerçants douteux; mais le monde des courtiers en perles ou pierres précieuses, comme celui des négociants et des joailliers, mérite de tous points sa réputation d'honnêteté proverbiale. Il régit dans ce milieu une confiance qui stupéfie le profane; chaque jour on confie à un courtier pour 100.000 francs ou pour un million de bijoux sans le moindre reçu; cette confiance est justifiée par le fait qu'elle n'est pour ainsi dire jamais trahie. Le commerçant, il est vrai, risque peu, étant toujours assuré contre la fuite de l'intermédiaire ou contre ses pertes. L'atavisme semble entretenir dans le sang de la corporation une sorte de réflexe de la probité professionnelle. « Quand je sors avec 10.000 francs dans ma poche, me disait un grand joaillier, je serre mon portefeuille et suis tout le temps sur le qui-vive; si je porte pour 100.000 francs de diamants, je n'y pense pas. »

Je crois intéressant d'expliquer le procédé « de la pierre cachetée » employé par les courtiers.

Je confie à Jean un brillant dont je demande 10.000 francs et que Jean présente à Durand. Si mon prix est accepté, Jean laisse la pierre après m'avoir téléphoné pour fixer avec l'acheteur la date de paiement. Durand peut discuter et me faire une offre. Il met alors la pierre dans une enveloppe qu'il ferme et où il inscrit, sur le revers, sabrant les lignes de collage : la nature et le poids de la pierre, le prix qu'il offre, l'échéance qu'il propose. Ni signature, ni cachet

coefficient 1, vaut 10×10 , soit 100 francs; au coefficient 5, elle vaut $10 \times 10 \times 5 = 500$ francs; au coefficient 100, elle coûtera $100 \times 100 = 10.000$ francs, etc. Les joailliers s'expriment autrement; ils disent qu'une perle vaut une fois, cinq fois, cent fois le poids. Formule assez mal définie pour le profane, puisqu'il s'agit non pas du poids, mais du carré du poids.

Le coefficient de beauté est déterminé à la fois par le poids de la perle, par sa forme, par cet irisé particulier qu'on a défini par le mot *orient*, et qui est fait de deux choses : le brillant et la nuance.

Jusqu'à 2 grains, les perles sont d'une valeur assez faible, qui se trouve presque doublée pour celles de 2 à 4 grains. Les perles les plus chères sont celles de 15 à 35 grains, surtout quand elles sont rondes. De 35 à 50 grains, la valeur diminue; à partir de 50 grains, elles valent encore bien moins, probablement en raison de la difficulté de leur placement et de leur prix proportionnellement trop élevé. En raison du carré, le prix moyen du grain augmente rapidement avec le poids. Ainsi, à une fois le poids :

Une perle de 30 grains vaut... 900 francs.
— 60 — — — 3.600 —

Si on les estime à 50 fois le poids, la valeur devient :

$900 \times 50 = 45.000$ francs.
 $3.600 \times 50 = 180.000$ —

Le prix moyen du grain ressort ainsi à 1.500 et à 3.000 francs.

Une perle *ronde* de 63 grains n'a pas besoin d'être belle pour valoir ce prix.

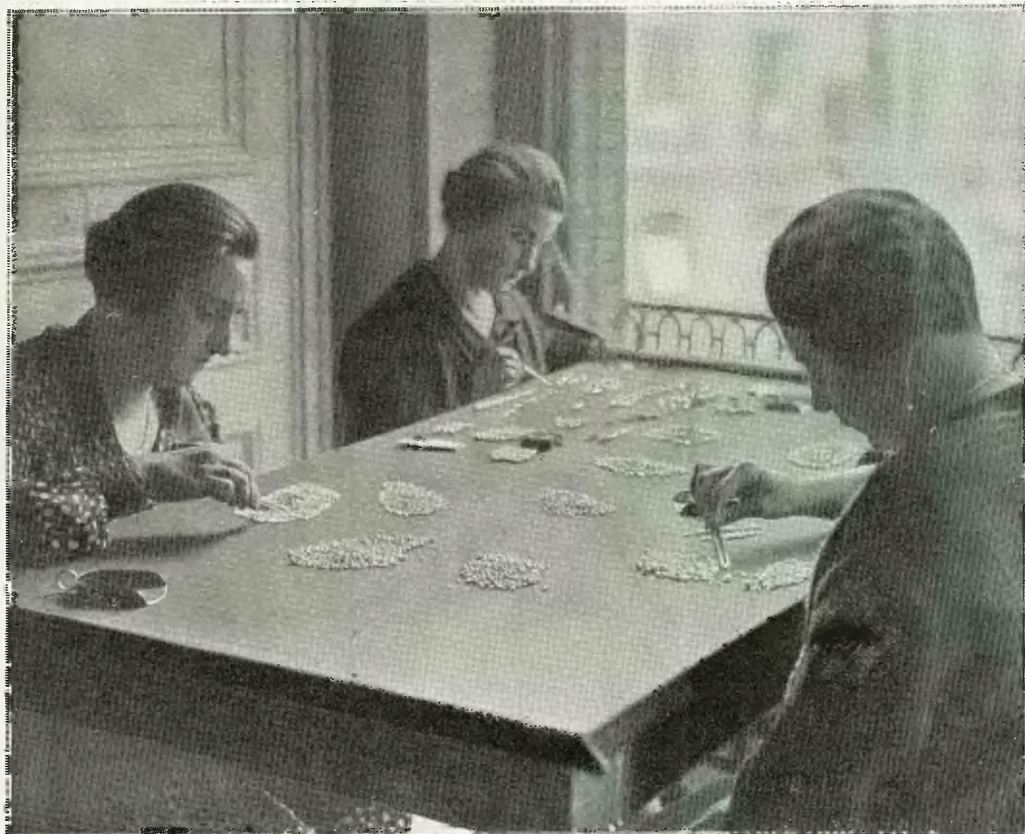
Aujourd'hui, il n'est pas rare de voir estimer les très belles perles jusqu'à 900 fois leur poids, alors qu'il y a trente ans on les estimait à cinq fois le poids. Une belle perle rosée de 30 grains se paie facilement six cents fois le poids, soit environ 600.000 francs. Le taux record actuel est de 2.500 fois le poids.

Ceux qui ont acheté des diamants ou des perles il y a quelques années ont fait un merveilleux placement. Les prix monteront-ils encore? Pour le très beau diamant, c'est probable, la production des belles pierres à partir de 6 ou 7 carats restant très inférieure à la demande. Pour les pierres courantes, la chose est moins certaine; depuis quelque temps, le syndicat anglais restreint à la fois la production et l'approvisionnement



Un Hindou « de Paris » perçant une perle fine.

A GAUCHE. — La perle, posée sur un plateau de bois rugueux, est légèrement serrée entre une mâchoire en bois et maintenue par les doigts de l'opérateur qui, de temps à autre, s'arrête un instant pour les tremper dans un bol d'eau et mouiller légèrement la perle afin d'éviter l'échauffement.



La préparation d'un collier de perles fines chez M. Léonard Rosenthal.

A DROITE. — Au premier plan, deux employées classent les perles par nuances ; près de la fenêtre, une autre ouvrière compose un collier. L'ensemble des perles vues sur la table vaut environ 15 millions.

du marché. Il y a quelques jours, à l'assemblée de la Jagersfontein, sir David Harris déclarait que la baisse des diamants est entièrement due aux prospecteurs qui vendent leurs pierres aussi rapidement que possible. Depuis deux ans, quatre grandes Compagnies minières ont réduit d'un tiers le nombre des pierres placées sur le marché, alors que les prospecteurs augmentaient leur production de 237 %.

En ce qui concerne la perle, la situation est difficile à apprécier. La consommation est telle que, depuis une vingtaine d'années, on a pillé le fond des mers, la pêche n'étant réglementée de façon sérieuse qu'en très peu d'endroits ; en même temps on entamait sérieusement les stocks légendaires de l'Inde. Certains rajahs auraient même dû entr'ouvrir leurs coffres pour « pouvoir vivre ». La mode commence de donner une perle à l'enfant pour sa première communion, à la jeune fille pour son anniversaire.

On peut dire qu'en général la perle vaut aujourd'hui à Paris environ dix fois le prix d'avant guerre, soit deux fois l'ancien prix multiplié par le change. Pour les grosses perles, l'augmentation est parfois considérablement plus grande et difficile à chiffrer.

M. Léonard Rosenthal explique ainsi la chose : « Depuis l'armistice, et surtout depuis 1920-1924, il a surgi très peu de grosses fortunes. Jusqu'en 1924, les enrichis de la guerre furent les gros acheteurs de perles ; dans la suite, ces acquéreurs se sont contentés de « grossir » — les profanes diraient « embellir » — les colliers précédemment achetés. Seules, les grosses perles intéressent cette clientèle et, comme les grosses perles sont fort rares, elles ont atteint des prix vertigineux. Mais de nouvelles fortunes sont plus rares ; elles suivent la cadence habituelle d'avant guerre. Les petits colliers de 1.000 à 100.000 francs se vendent dans la même proportion qu'il y a quinze ans. La matière devenant de plus en plus rare, les stocks n'existent plus. Néanmoins, la perle est déjà bon marché.

» Or, en tout cas, les pêcheurs du golfe Persique, au nombre de quarante à cinquante mille, y compris leur famille, vivent uniquement de la perle. La meilleure des récentes années a produit 60 millions ; d'autres, mauvaises, à peine 20 millions. Le pêcheur, propriétaire du bateau, touchant, pour lui et son équipage, environ 40 % du produit de la vente, il reste, dans une très

bonne année, 24 millions à partager entre cinquante mille personnes, soit à peu près 500 francs par tête. Le jour où le budget du pêcheur atteindra 2.000 francs, on paiera la perle quatre fois plus cher qu'aujourd'hui.

» Les grosses perles deviennent, d'ailleurs, très rares. Le golfe Persique a produit, en 1912, une quarantaine de belles perles de 20 à 50 grains ; en 1915, une vingtaine seulement de belles grosses perles, dont une seule pesait 40 grains. C'est ce qui explique certains prix fabuleux. »

Je m'abstiens de rapprochements philosophiques entre le pauvre pêcheur de Bahrein et la milliardaire qui sourit à sa glace en regardant le collier dont le prix représente la nourriture frugale, pendant une année, de vingt-cinq mille malheureux. Les injustices que l'on rencontre dans le domaine des pierres précieuses ne sont peut-être pas plus choquantes que beaucoup d'autres. Elles nous rappellent simplement une fois de plus que la vie est faite surtout de vanité, d'illusion, de rêve et de tristesses que notre égoïsme féroce se plaît trop souvent à excuser au nom de la beauté.

F. HONORÉ.



La comptabilité des colliers.

Quand un collier est composé, il est remis aux peseuses qui pèsent les perles une à une, puis inscrivent sur une fiche et sur un registre spécial le poids de chaque perle et le poids total. Un expert déterminera ensuite le prix de chaque perle et, par conséquent, la valeur du collier.

COURRIER DE PARIS

ILLOGISMES

Si l'heureux souci de donner un apaisement immédiat à votre estomac en belle humeur ne vous a pas enlevé, au début d'un repas, tout esprit d'observation, avez-vous songé parfois à regarder avec attention une collectivité d'humains absorbant un potage ? Une table d'hôte ou un wagon-restaurant, juxtaposant dans un petit espace un grand nombre de cuillers en activité, sont des lieux particulièrement favorables à ce genre d'étude.

Le geste n'est pas beau. Il est même un peu ridicule. La rapidité du mouvement de va-et-vient de ce petit ustensile concave qui fait la navette entre l'assiette et la bouche a quelque chose de comique. Cette façon de manier hâtivement une écope de métal pour vider une barque de porcelaine de son liquide jeté à petits coups dans l'œsophage comporte un certain caractère caricatural lorsque cinquante personnes exécutent la manœuvre en même temps avec une grande dignité. Aucun autre rite alimentaire ne possède ce fâcheux élément d'automatisme qui prête à rire si on l'observe d'un point de vue bergsonien.

En réalité, nous avons tort de vouloir appliquer au potage une technique traditionnelle ne convenant logiquement qu'à la vénérable soupe de nos pères. La soupe, dense et solide, riche en pain et en légumes, la soupe aux choux la soupe au fromage, voilà des mets consistants que la cuiller peut attaquer, diviser et porter aux lèvres dans un rythme plus lent et plus noble, puisqu'il s'agit de bouchées exigeant un effort de mastication. Mais puiser précautionneusement par cuillerées un consommé dans une assiette, une écuelle ou un bol, est aussi absurde que de vider une coupe de champagne ou un verre de bourgogne à l'aide de sa cuiller à entremets. Il n'y a aucune raison de boire une tasse de bouillon autrement qu'une tasse de café. Or, si vous en usiez ainsi, vous passeriez pour un personnage sans éducation.

Mais cela n'est rien. Observez maintenant la forme de votre cuiller. Là, également, triomphent l'illogisme et la routine. La cuiller est creusée d'une façon ovoïde avec une extrémité plus effilée marquant le point d'écoulement de son contenu. Et un manche la prolonge dans l'axe de cette ligne de « coulant ». Voilà une excellente disposition pour « entonner » une bouillie dans le bec rose d'un nourrisson. Le geste est rationnel et l'outil est, ici, approprié exactement à sa fonction.

Il n'en est plus de même si vous le réservez à votre usage personnel. Là, le mouvement du bras devient anormal. Pour présenter la cuiller dans l'axe du tube digestif, il faut faire un véritable effort, hausser le coude, plier le poignet, faire tourner l'avant-bras... toute une série de contractions musculaires disproportionnées à leur objet. Aussi, d'instinct, on simplifie le geste et l'on présente souvent aux lèvres le flanc et non la pointe de la cuiller.

Expédient indéfendable. Si la pointe d'écoulement sert à quelque chose, il faut l'utiliser ; si elle ne sert à rien, qu'attend-on pour la supprimer ? Fabriquez-nous des cuillers à cavité ronde, comme de petites louches, ou placez le manche non pas parallèlement, mais perpendiculairement à l'axe du « déversoir », comme on le fait déjà pour certaines cuillers accompagnant les saucières. Car l'usage actuel que l'on nous impose de cet ustensile familial offense la raison.

Voilà ce qui vous sautera aux yeux si vous regardez vos semblables au moment précis où ils expédient leur potage. Et vous serez humilié de constater que les prétendus raffinements de la civilisation ne sont pas toujours d'accord avec les lois du simple bon sens. Mais, hélas ! vous ferez mieux de baisser



Le général Gouraud passant (en civil) un bataillon de tirailleurs en revue, à Guillestre (Hautes-Alpes).

modestement le nez vers votre assiette si vous ne voulez pas continuer, pendant tout le repas, à collectionner cent observations du même genre assez décourageantes pour notre amour-propre de rois de la création !...

LE SEMAINE.

TOUT-ANKH-AMON ET ADAM

A la suite de la publication, le 11 août, des dernières trouvailles du tombeau de Tout-Ankh-Amon, et notamment d'un coffret en ivoire dont nous donnions la reproduction, nous avons reçu du professeur Paviot, de Monaco, spécialisé dans les sciences occultes, une lettre fort curieuse.

Notre correspondant croit découvrir, dans l'iconographie de ce coffret, une nouvelle preuve des origines égyptiennes des récits bibliques. D'après lui, Tout-Ankh-Amon et Tyi, dans l'attitude qui leur est prêtée par l'artiste qui cisela le coffret, ne sont autres que les prototypes d'Adam et d'Eve, dans le Paradis terrestre. Les deux personnages sont séparés par l'arbre de la Science du Bien et du Mal. Leurs têtes sont sur un fond uni qui symbolise le soleil et la lune, et, vers le milieu de leur corps, existe un fragment très net de la grande roue dont les dents sont les tarots de l'évolution des cycles météorologiques. Les six demi-rosaces du fronton ont leur symbolisme ainsi que leurs subdivisions, de même que les tiges de lotus et de papyrus offertes par Tyi. Entre la reine et son époux sont disposés douze fruits, dont les nombres révèlent les réalisations astronomiques. Le treizième fruit, auquel Tyi a déjà goûté, est entamé aux deux tiers et à sa place, au premier rang, près de la main de la reine, se trouve Tout. Ces rapprochements, et plusieurs autres, permettent au professeur Paviot d'affirmer que « les nombres qui caractérisent Tout et Tyi sont des bases de calculs astronomiques certifiant les connaissances parfaites des anciens mages sur le mécanisme des cieux ».

L'ÉGLISE SAINT-JEAN DE RHODES

Nous avons annoncé dans notre numéro du 14 juillet dernier la réintégration des Chevaliers de Malte dans leur demeure médiévale de l'île de Rhodes. Or, voici que la restauration de l'église Saint-Jean, où ils chanteront à cette occasion un *Te Deum* solennel, vient de s'achever sous la direction éclairée de M. Florestano di Fausto, désigné par le ministre des Affaires étrangères d'Italie pour remettre en état tous les bâtiments publics de Rhodes. Voulant mener à bien sa tâche, M. Florestano di Fausto s'est inspiré du décor et du caractère des anciens monuments de l'île, admirablement étudiés dans le magnifique ouvrage consacré à la Rhodes médiévale par l'architecte français Albert Gabriel.

LA REVUE IMPRÉVUE

Il vient d'arriver au général Gouraud une petite aventure qui l'a d'abord étonné, puis ému, car elle lui apportait un témoignage précieux d'affection. Le gouverneur de Paris, voyageant en civil, incognito, se rendait par la route à Château-Greyras, dans les Hautes-Alpes, où il allait passer ses vacances. Mais il est difficile au glorieux soldat, dont la silhouette et la physionomie ont été popularisées par l'image, de passer inaperçu. La nouvelle de sa venue se répandit donc rapidement dans la région et, comme il entra à Guillestre, une fanfare de 60 exécutants avec cliques, tambours et nouba lui sonna une aubade de bienvenue. C'était le 3^e bataillon du 66^e tirailleurs et son chef, le colonel Vincent, cantonnés dans le pays pour des manœuvres d'été. Civils et militaires, groupés autour du fanion de l'unité, rivalisèrent d'enthousiasme. De bonne grâce, le général consentit à passer le bataillon en revue et serra avec joie la main du colonel Vincent, un ancien camarade du Maroc qui était aux côtés de Gouraud, alors colonel, quand il délivra Lyantey assiégé dans Fez.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Quelques romans.

L'émotion dont s'ennoblissent les poèmes de M. Gabriel Nigond donne son humanité frémissante au récit (*Marie Montraudoigt*) que le romancier-poète situe dans les marais vendéens et mêle au drame multiple de la chouannerie.

L'héroïne, Marie Montraudoigt, une paysanne du Bocage, a vécu l'époque sanglante et conte ses souvenirs. Toute jeune, elle a connu par la sœur du général de Charette le lamentable sort de la famille royale au Temple ; et comme, jadis, la pastoure lorraine prenait en grande pitié le pays de France, Marie rêve de servir la cause, pour elle sacrée, que défendent ses maîtres et sa famille. Eprise d'un gars de Charette, Flavien, elle l'épouse et le suit dans l'armée des blancs. On devine, au cours des épisodes de la lutte implacable, les misères vécues par cette vaillante, surtout quand les hasards de la campagne séparent de son mari la jeune femme alourdie par le poids d'une maternité prochaine. Il lui faut, dans cet état, passer à travers les embuscades, s'éténuer dans les marches forcées au long des routes. Elle risque dix fois d'être fusillée, pour être finalement jetée en prison. Un vieux geôlier à qui elle se confie la sauve, moins par pitié peut-être que par une sournoise convoitise. Après avoir assisté au lugubre spectacle des noyades de Nantes, Marie met son enfant au monde dans la chaumière d'une paysanne où son protecteur l'a conduite. Elle a le bonheur de retrouver peu après Flavien, mais qui doit

s'éloigner de nouveau pour rejoindre Charette et se faire tuer aux côtés de son chef. Plus tard, la pauvre femme apprend que sa mère est morte et que sa sœur a été brûlée vive par les « bleus ».

Une suprême épreuve est réservée à l'errante : son bébé lui est ravi, son enfant est massacré par des monstres. Ainsi, M. Gabriel Nigond n'a-t-il voulu épargner aucune station de calvaire à cette héroïne symbolique d'un pays torturé par une guerre fratricide. A demi folle, recueillie par des femmes de son village qui la ramènent dans ce qui reste de sa maison familiale, Marie se blottit dans ce cadre d'un heureux autrefois et passe ses jours à guetter sur le chemin, avec l'espoir insensé d'y voir paraître « un voyageur portant sur son dos une petite fille »...

La simplicité de l'expression où se fixe la saveur du terroir donne une vérité puissante à ce tableau d'une époque, dans l'évocation d'un destin.

M. Charles Silvestre, dont l'inspiration puise volontiers aux eaux vives de sa province, ajoute un nouveau livre : *Le Vent du gouffre*, à la fort estimable série de ses romans limousins. Gilbert de la Barthe, un de ces terriens dont toute la force vient du sol, serait l'un des heureux de ce monde s'il pouvait se satisfaire de cultiver son jardin, c'est-à-dire d'administrer ses biens, qui sont d'importance, et de se laisser envelopper par la tendresse de Monique, sa femme, qui est toute grâce et toute vertu. Mais les inquiétudes et les appels des temps nouveaux hantent le personnage qui se prend à dédaigner « l'amitié des choses naturelles », à s'imaginer que « de vrais arbres sont tristes, car ils meurent où ils sont enracinés ! », à chercher le sens obscur des songes qui dominent les réalités, à goûter, enfin, un charme périlleux à poursuivre l'ombre mobile qui l'éloigne de la sereine lumière... Crise morale où s'affirme la tentation d'affronter le vertige, de se laisser emporter par le vent du gouffre qui, déjà, happe l'obsédé.

Pour les mystiques comme pour les fervents du sol, ce duel entre la négation stérile et la foi miraculeuse, cette lutte d'attraction — si souvent traitée, il faut bien le dire — entre le mirage du plaisir des villes et la réalité grave des joies de la terre et du foyer conservera son intérêt toujours dramatique. Il y aura, pour l'homme qui se débat, une lumière révélatrice, un réveil régénérateur, réalisé par un procédé peut-être un peu facile. Mais de ce roman, comme de tous les romans de M. Charles Silvestre, se dégagent une fraîche odeur de pousses nouvelles, cet appel frémissant de la nature à son aurore, ces accents de la terre qui font paraître chétive la voix de la cité.

M. Ferdinand Duchêne, l'auteur de *Thamilla*, d'*Au pas lent des caravanes* et du *Berger d'Afkadou*, paru d'hier, est assurément l'écrivain qui connaît le mieux et sait le mieux nous faire connaître les âmes kabyles, sujettes, peu assimilables, de nos mentalités d'Europe. Une longue carrière de juge en Algérie a fourni à ce romancier le trésor de ses documents humains et les thèses de ses livres aux conclusions mélancoliques et généreuses, car, dans cette série des « Barbaresques » offerte à notre méditation, se compose, par une suite de scènes intimes d'une vive couleur et d'une pénétrante émotion, le tableau d'ensemble de toute une société d'Islam mal connue et généralement peu comprise.

Le nouveau roman kabyle de M. Ferdinand Duchêne, *le Berger d'Afkadou*, ajoute une leçon imagée à cet enseignement et une note lyrique à toute la poésie sombre et forte dont s'enveloppe l'œuvre de ce bel écrivain.

La vie de René Caillié, vainqueur de Tombouctou.

Lorsque, ce dernier mois d'avril, fut

fêté le centième anniversaire de la découverte de Tombouctou par René Caillié, on a rappelé les conditions extraordinaires de cette exploration de l'Afrique par un Français démuné d'armes, d'escorte de protection, de vivres et suivant, sous les guenilles du mendiant, les pistes où d'autres, plus tard, devaient s'avancer, avec l'appareil plus décoratif des conquérants. Une belle aventure quasi fabuleuse et dont les conséquences se développent dans l'histoire présente de la colonisation. Une belle vie, trop peu connue, et qu'il fallait mieux faire connaître. Un livre à écrire et qui vient d'être écrit fort joliment par MM. André Lamandé et Jacques Nanteuil.

Les témoignages directs sur René Caillié sont peu nombreux. Son *Journal d'un voyage à Tombouctou*, quelques lettres dispersées composent tout le dossier qu'il nous a transmis. De brèves monographies, au lendemain de sa mort, plus tard deux ou trois récits à caractère éducatif, dont le plus récent remonte à 1885, se sont appliqués à servir la mémoire de Caillié ; mais si ces écrits évoquent assez longuement, d'après le *Journal*, la grande exploration de 1824 à 1829, ils passent presque sous silence la période antérieure et la période postérieure.

Afin de combler ces lacunes, les deux biographes qui ont entrepris de nous restituer intégralement la *Vie de René Caillié* ont mené une patiente et fructueuse enquête, non seulement dans les archives publiques et privées, mais encore aux lieux mêmes où l'explorateur a vécu. Ainsi ont-ils découvert les documents inédits grâce auxquels se dissipe l'obscurité qui enveloppait la naissance de Caillié, son enfance douloureuse, sa jeunesse difficile et rêvant d'aventures. Ces documents ont permis également de fixer les raisons profondes qui déterminèrent le cours de cette destinée d'exception. Par eux encore sont mis en lumière des circonstances, jusqu'alors ignorées, de la vie de l'explorateur : son mariage, ses luttes désolantes contre les bureaux, ses dernières années en pays saintongeais.

De ces éléments neufs, MM. André Lamandé et Jacques Nanteuil ont fait le plus intelligent usage. Leur livre lucide, vivant et où s'animent et se colorent les épisodes sans que la puissance des réalités soit réduite par les artifices de la fiction. inutile ici, est vraiment une très belle réussite.

ALBÉRIC CAHUET.

Marie Montraudot, Flon, édit., 12 fr. — *Le Vent du gouffre*, Flon, édit., coll. du « Roseau d'or », un vol. 20 fr. — *Le Berger d'Ajkadou*, Emile-Paul édit., 12 fr. — *La Vie de René Caillié*, Flon, édit., 12 francs.

LES PAYS-BAS ET LEURS COLONIES

L'Illustration Economique et Financière consacrera la semaine prochaine aux *Pays-Bas et à leurs Colonies* un grand numéro spécial de 224 pages, abondamment illustré.

S. Exc. le Jonkheer F. Beelaerts van Blokland, ministre néerlandais des Affaires étrangères, a honoré d'un message qui en définit admirablement l'objet cette publication dont M. H. de Marcilly, ministre de France aux Pays-Bas, souligne l'opportunité.

Dans le même ordre d'idées, S. Exc. le Jonkheer J. Loudon, ministre des Pays-Bas en France, invite à l'examen des possibilités d'intensification des échanges et d'accroissement des intérêts communs.

« En matière d'administration coloniale comme en beaucoup d'autres », écrit, préfaçant de la plus heureuse façon la série d'articles concernant les colonies, S. Exc. le Dr J. Koningsberger, ministre néerlandais des Colonies, « rien n'est plus utile que la comparaison ».

Le numéro spécial *les Pays-Bas et leurs Colonies* servi gratuitement à tous les abonnés de *L'Illustration Economique et Financière*, est mis en vente aux conditions suivantes : France et Colonies françaises, 12 francs. Etranger : pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm, 14 francs ; autres pays, 17 francs.

BRITISH LEGION ET ENTENTE CORDIALE

La visite que 60.000 anciens combattants anglais, belges et français ont faite dans les Flandres a attiré l'attention du public français et étranger sur la *British Legion*. Certains de nos compatriotes entretiennent avec cette organisation des relations suivies qui influent très favorablement sur l'entente cordiale. Parmi ceux-là, il convient de signaler la baronne Ernest de La Grange qui figurait sur l'une de nos photographies récentes (Pique-nique improvisé dans les ruines des Halles d'Ypres), à côté du prince de Galles.

Certes, cet honneur fait, en territoire belge, à une Française était, de tous points, mérité. Mme de La Grange, présidente d'honneur de la Section féminine de la Légion britannique, a donné, durant les cinq années de la guerre, l'hospitalité à six états-majors de corps d'armée britanniques, dans son château de la Motte-aux-Bois, près d'Hazebrouck, où, même, le 4 décembre 1914, elle eut l'honneur de recevoir le roi George V. Elle s'est également occupée, à la même époque, d'œuvres françaises, belges et britanniques, qui lui obtinrent les plus hautes distinctions dans ces trois pays. Enfin, depuis la signature du traité de paix, elle a fondé un comité d'entente cordiale, l'*Accueil franco-britannique*, qui lui vaut de se déplacer chaque année en Angleterre où, sous les auspices de la *British Legion*, elle fait des tournées de conférences et mène la plus utile des propagandes.

LE NOUVEAU CANOT DE SAUVETAGE DE FÉCAMP

La Société centrale de sauvetage des naufragés, poursuivant la modernisation de son matériel, a procédé, le dimanche 26 août, à Fécamp, à la mise à l'eau inaugurale du canot à deux moteurs *Etienne-Level*. La bénédiction a été donnée par le curé doyen de Fécamp (délégué par Mgr l'archevêque de Rouen), assisté du curé de Saint-Etienne, la paroisse des marins. Des discours ont été prononcés par le capitaine au long cours Savalle, président du Comité de sauvetage et par le commandant Le Verger, administrateur délégué, représentant le vice-amiral Touchard, président de la Société centrale de sauvetage des naufragés. Le nouveau canot construit par les chantiers Augustin Normand, du Havre, a 11 mètres de longueur ; il est mû par deux moteurs de 24 chevaux. Une grue électrique de 12 tonnes permet sa mise à l'eau instantanée à toute heure de marée. M. et Mme Level, dont le canot porte le nom, ont, par une magnifique donation, largement contribué à cette installation modèle, dont les frais s'élèvent à un demi-million de francs. — R. LEST.



Métiers féminins au Japon : les receveuses d'autobus d'Osaka.

LES CONDUCTRICES D'AUTOBUS

Toutes les fois que j'assiste à un nouvel avatar de la femme japonaise, je me sens pris pour elle d'une profonde pitié... Il est probable qu'elle n'en a cure et que les femmes de la génération nouvelle, n'ayant pas connu comme moi les délices des âges passés, *temporis acti*, se trouvent parfaitement heureuses des dures conditions que leur impose la vie moderne. Ce n'est pas tous les jours que des plébéiennes épousent des princes ; et pour dix jeunes filles dont les pères se sont enrichis dans la banque, l'industrie et le commerce, sur le modèle du monde occidental, il en est des milliers et des centaines de mille qui doivent à leur instruction et à leur émancipation relative d'être obligées de gagner durement leur vie. Avant la Restauration impériale de 1867, sauf à la campagne, il n'y avait aucune place pour le travail féminin. Aujourd'hui les carrières et les métiers pour femmes s'étendent à presque tous les domaines et cherchent, par nécessité, à déloger les hommes de toutes leurs positions, à l'usine, à l'école, à l'hôpital, dans les comptoirs et même dans la rue. Il y a déjà un certain nombre de femmes conductrices d'automobile ; mais le sexe faible a eu tôt fait d'évincer tous les hommes des places de conducteurs de trams et d'autobus. Personne ne songe à s'en plaindre, les *conductrices* sont plus jolies, bottées et casquées comme Minerve ; elles sont plus affables et plus rapides

et surtout elles coûtent moins cher aux Compagnies de transport pour un travail égal. Elles ne pouvaient que réussir : on en compte plus de 4.000 dans tout le Japon.

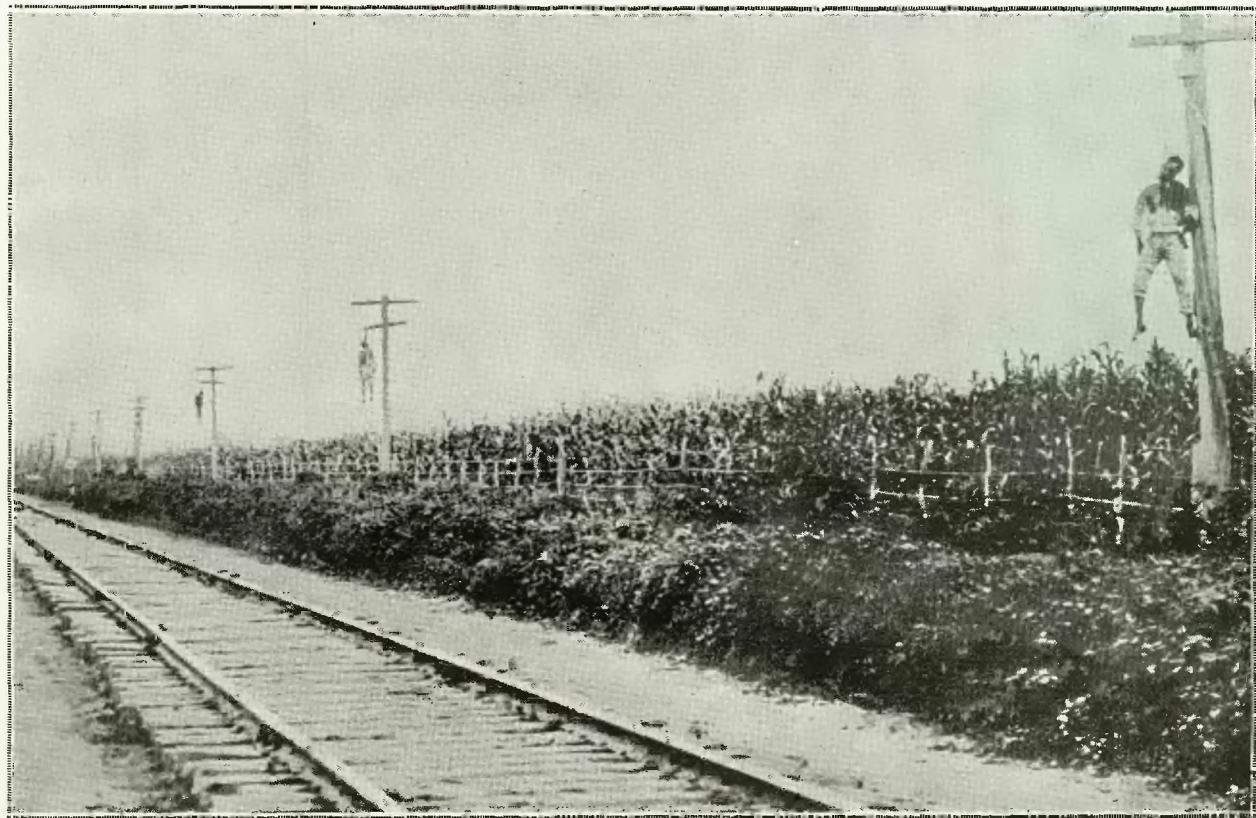
J.-C. BALET.

JUSTICE MEXICAINE

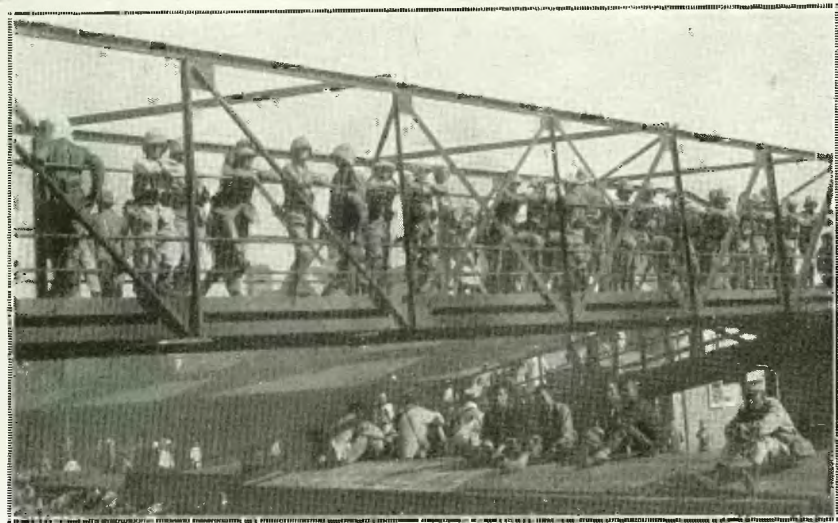
On s'imagine volontiers que les attaques de trains par des bandits armés de carabine, portant la chemise bouffante des cow-boys et le classique sombrero, relèvent exclusivement du cinéma américain. Au vrai, encore que ce dernier ait exagéré, les attentats de ce genre ne sont pas rares au Mexique.

Ils se sont même multipliés à tel point, ces derniers mois, qu'il a fallu réagir et sévir énergiquement. Le Mexique, par définition, est en insurrection à l'état chronique. On s'y bat partout et à propos de tout ; et cette situation a, trop souvent, profité aux malandrins. Mais l'autorité militaire s'est ressaisie, a organisé de véritables battues et a fini par capturer toute une bande.

Le jugement a été bref, comme il convient, et la sentence rapidement exécutée. A chaque poteau de la voie ferrée, sur une distance appréciable, un bandit a été pendu, haut et court. Et voilà ressuscitée, par une jeune nation, une tradition qu'on peut rattacher à Montfaucon. Mais se trouvera-t-il un moderne Villon pour chanter les pendus de Mexico ?



Pour l'exemple : pilleurs de trains pendus aux poteaux télégraphiques le long d'une voie ferrée mexicaine.



Les troupes des concessions étrangères regardent défilé les trains nordistes.



La gare embouteillée par les trains de retraite.

LA RETRAITE NORDISTE EN CHINE

Le courrier d'Extrême-Orient nous apporte quelques photographies relatives à l'un des derniers épisodes de la retraite des Nordistes en Chine : l'évacuation de Tien-Tsin par les troupes de feu Tehang Tso Lin. Afin d'éviter tout désordre dans la ville où se trouvent de nombreuses concessions étrangères, des précautions minutieuses avaient été prises. C'est ainsi que la gare de Tien-Tsin-Est était gardée par un détachement en majorité composé de soldats français, que des barrages hérissés de chevaux de frise avaient été élevés et qu'un peu partout étaient dissimulées des mitrailleuses japonaises. Il s'agissait avant tout d'empêcher de refuer vers les concessions les « indésirables », c'est-à-dire les Nordistes, qui, de toute la région avoisinante, se concentraient à Tien-Tsin. Leur embarquement dans les trains militaires s'accomplit sans hâte, mais parmi un invraisemblable embouteillage. Outre le matériel habituel de campagne, on y voyait tout le butin hétéroclite provenant des pillages. Quand il s'agit de soldats chinois, il y a toujours un contraste frappant entre leur indiscipline, leur confusion, qui leur donnent l'air de bandes désorganisées, et l'abondance des engins modernes dont ils disposent : canons du dernier modèle, trains blindés, etc. L'armée de Tehang Tso Lin était, à ce point de vue, l'une des mieux pourvues ; mais, en Chine, il est rare que les batailles se gagnent par la supériorité des moyens

militaires. La débâcle des Nordistes en est une nouvelle preuve.

L'EXPOSITION DE BRNO

La jeune et active République tchécoslovaque célèbre cette année le dixième anniversaire de son indépendance. A cette

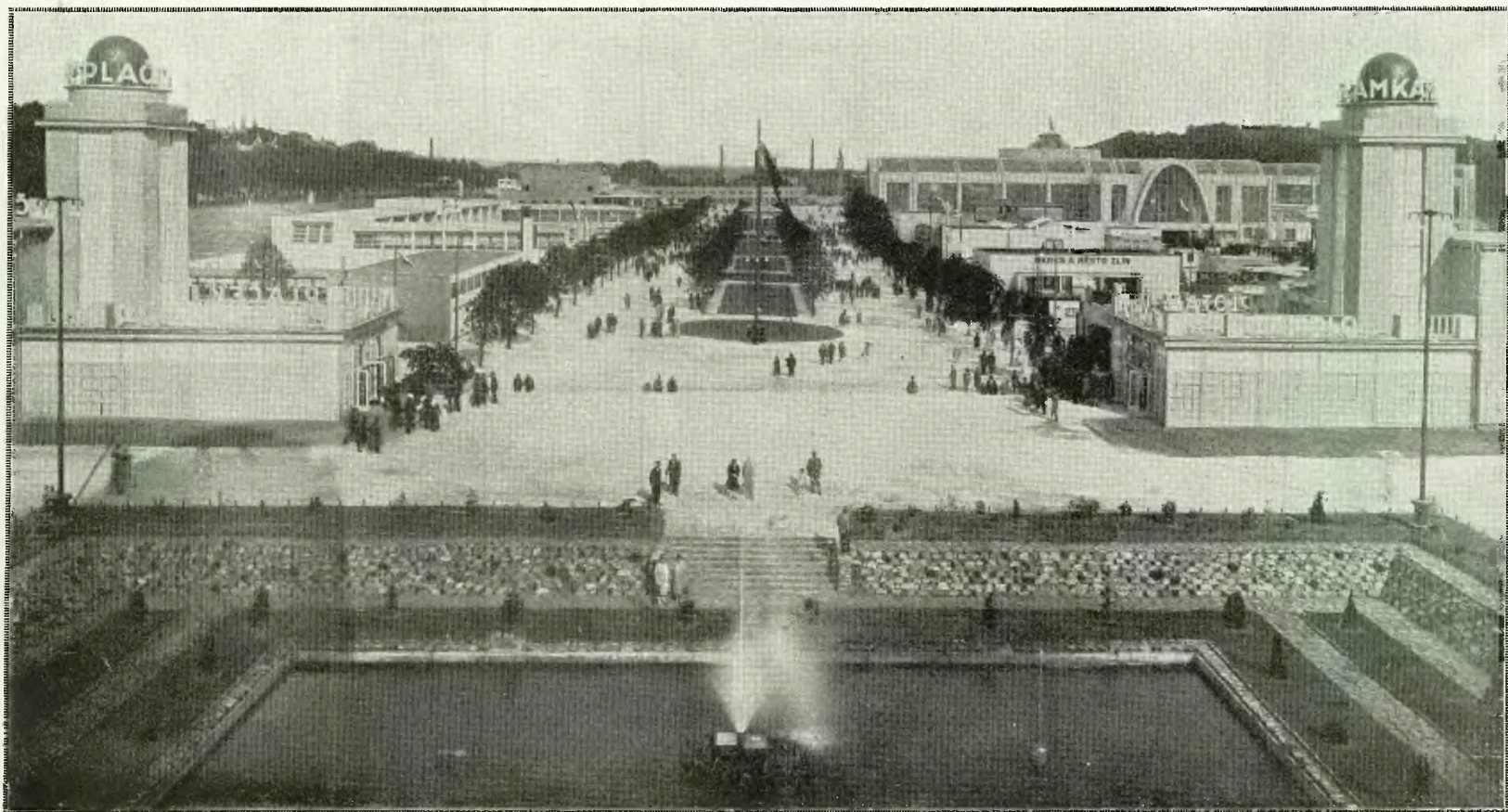
occasion, la ville de Brno (l'ancienne Brünn), capitale de la Moravie, a organisé une magnifique exposition de la Culture contemporaine tchécoslovaque, sous la présidence de M. Masaryk et du gouvernement.

L'Exposition donne un tableau aussi complet que possible du développement intellectuel, artistique et économique du

jeune Etat. Elle couvre un espace de 30 hectares, répondant aux exigences modernes. Le pavillon général tout en ciment armé, d'une rare hardiesse architecturale, est le plus grand palais de ce genre en Europe : il couvre une surface de 16.000 mètres carrés. Il est entouré de 15 autres pavillons, dont l'aire totale est de 30.000 mètres carrés.



LA RETRAITE DES TROUPES NORDISTES, A TIEN-TSIN. — Les soldats nordistes se garantissent du soleil.



L'Exposition de culture contemporaine à Brno, en Tchécoslovaquie.